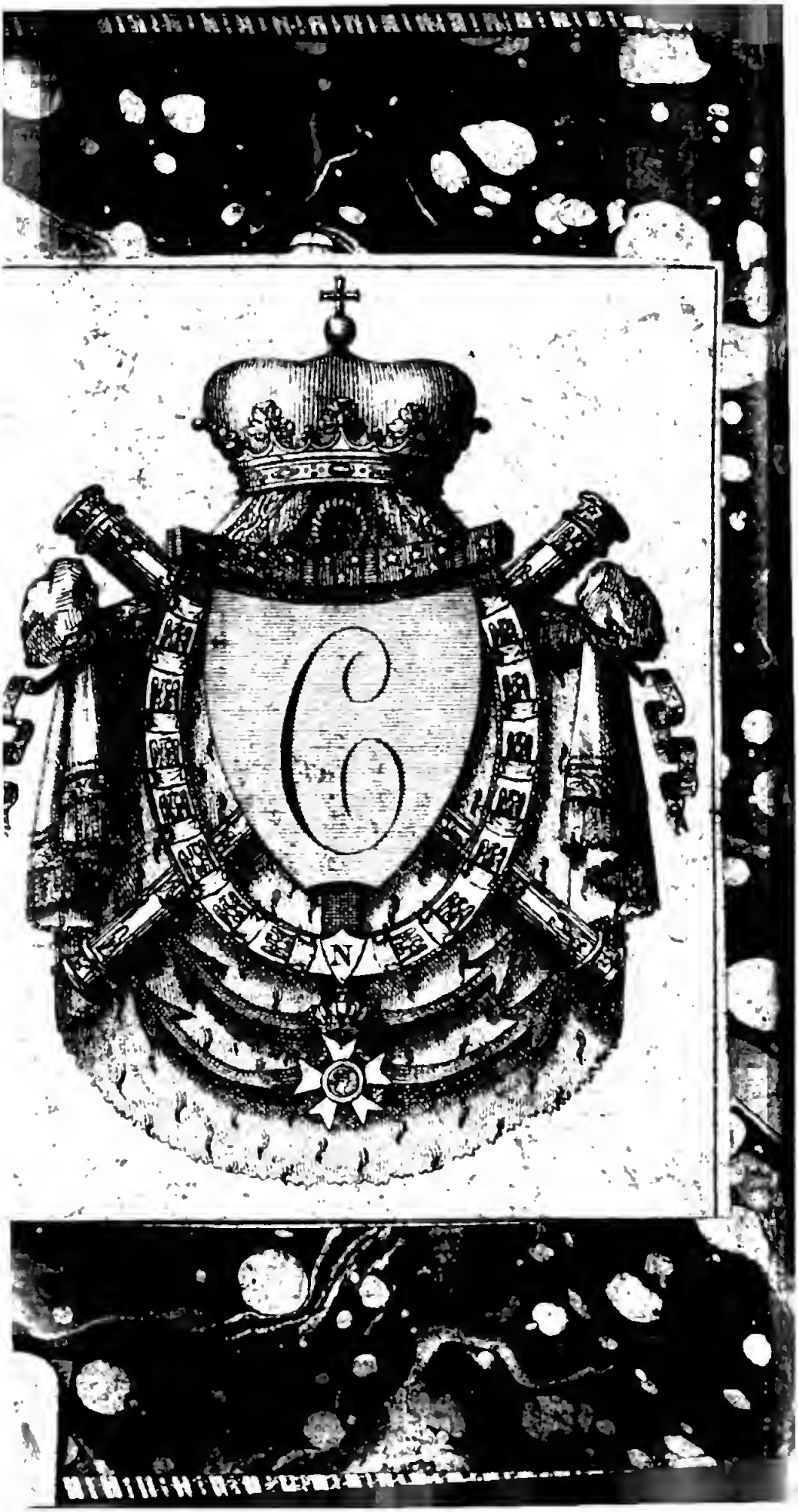

6
N

5106

Digitized by Google

Palat. LX 1
158

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Quatrième Classe.

MÉLANGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 ſols pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉLANGES.

TOME NEUVIEME.

A PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
POËTES GRECS.
INTRODUCTION.

Nous arrivons au cinquième âge de la poéſie chez les Grecs. Cet âge eſt moins brillant que celui qui le précède. Le génie commence à s'épuiſer ; le mauvais goût y paroît quelquefois. Alexandre & les Ptolomées contribuent encore à ſoutenir la gloire des lettres, mais ils ne peuvent abſolument empêcher leur prochaine décadence. Cependant on voit naître la comédie nouvelle, & la poéſie paſtorale ſe perfec-

tionne. *Théocrite*, *Moſchus & Bion*, excellent dans ce dernier genre. Leurs ouvrages ont fait beaucoup d'imitateurs, & doivent encore nous ſervir de modèle.

A la vérité ce genre de poéſie eſt un peu déchu parmi nous; mais il ne perdra jamais entièrement ſes droits ſur le cœur humain, parce qu'il eſt fondé ſur les deux paſſions qui lui ſont le plus chères : l'amour & la pareſſe.

En effet, les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaiſir, & le plaiſir tranquille eſt l'objet commun de toutes leurs paſſions, & ils ſont tous dominés par une certaine pareſſe. Ceux qui ſont le plus remuans, ne le ſont pas préciſément par l'amour qu'ils ont pour l'action,

mais par la difficulté qu'ils ont à ſe contenter.

L'ambition, parce qu'elle eſt trop contraire à cette pareſſe naturelle, n'eſt ni une paſſion générale ni une paſſion fort délicieuſe. Aſſez de gens ne ſont point ambitieux; il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précédé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux qui ont le plus d'ambition, ſe plaignent aſſez ſouvent de ce qu'elle leur coûte: cela vient de ce que la pareſſe, quoique ſacrifiée à l'ambition, n'a pas été entièrement étouffée; elle s'eſt trouvée plus foible, & n'a pas emporté la préférence, mais elle ne laiſſe pas de ſubſiſter encore;

elle réclame toujours en ſa faveur, & l'on n'eſt point heureux, toutes les fois qu'on eſt partagé par deux inclinations qui ſe combattent.

Ce n'eſt pas que les hommes puſſent s'accommoder d'une oiſiveté entière ; il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'adaptent, s'il ſe peut, avec la ſorte de pareſſe qui les poſsède. L'amour ſemble propre à remplir ce but ; & il l'eſt en effet, pourvu qu'il ne ſoit pas ombrageux, jaloux, furieux ou déſeſpéré, car alors il devient une ſituation pénible & douloureuſe. Quand il eſt au contraire tendre, ſimple, délicat & fidèle, on a le cœur rempli & non pas troublé ; on a des ſoins & non des inquiétudes ; on eſt remué, mais

non pas déchiré, & ce mouvement doux s'accorde parfaitement avec la pareſſe naturelle & l'amour du repos.

Il n'eſt que trop certain d'ailleurs, que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus générale & la plus ſéduiſante. Ainſi, dans l'état que nous venons de décrire, il ſe fait un accord des deux plus fortes paſſions de l'homme, de la pareſſe & de l'amour. Elles ſont toutes les deux ſatisfaites en même temps; & pour être heureux, autant qu'on le peut être par les paſſions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie paſtorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur violemment; la pareſſe a donc lieu d'être

contente. Mais cette eſpèce de vie, par ſon oiſiveté & par ſa tranquillité, fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage ; & quel amour ! un amour plus ſimple, parce qu'on n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné ; plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion ; plus diſcret, parce qu'on ne connoît preſque pas la vanité ; plus fidèle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices, c'eſt-à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaiſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant, d'après cela, que les peintures de la vie paſtorale,

quoique ſi ſouvent répétées, nous faſſent toujours un nouveau plaiſir, & qu'elles nous flattent plus que de pompeuſes deſcriptions d'une cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une cour ne nous donne l'idée que de plaiſirs pénibles & contraints, tandis que la vie champêtre nous offre l'image d'un bonheur facile & d'une ſituation que rien ne peut altérer.

La poéſie paſtorale eſt apparemment la plus ancienne de toutes les poéſies, parce que la condition de berger eſt la plus ancienne de toutes les conditions. Il eſt aſſez vraiſemblable que ces premiers paſteurs s'aviſèrent, dans la tranquillité dont ils jouiſſoient, de chanter leurs plaiſirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fiſſent ſouvent entrer dans

leurs chanſons, leurs troupeaux, les bois, les fontaines, & tous les objets qui leur étoient le plus familiers. Ils n'avoient perſonne au-deſſus de leur tête; ils étoient pour ainſi dire, les rois de leurs troupeaux, & il n'eſt pas douteux qu'une certaine joie qui ſuit ordinairement l'abondance & la liberté, ne les portât encore au chant & à la poéſie.

La ſociété ſe perfectionna ou peut-être ſe corrompit; mais enfin les hommes paſsèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands intérêts les agitèrent: on bâtit des villes de tout côté, & avec le temps il ſe forma de grands états. Alors les habitans des campagnes furent les eſclaves de ceux des villes, & la vie paſtorale

étant devenue le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inſpira plus rien d'agréable.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter; il ne lui faut ſouvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la lui vivement, elle ne s'appercevra pas que vous lui cachez l'autre; & vous la menerez auſſi loin que vous voudrez, perſuadée que cette ſeule moitié qu'elle voit, eſt la choſe toute entière. L'illuſion & en même temps l'agrément des bergeries, conſiſte donc à n'offrir aux yeux, que la tranquillité de la vie paſtorale. On en laiſſe voir la ſimplicité, mais on en cache la misère.

Théocrite n'eſt pas tout-à-fait exempt

de reproches à ce ſujet, ainſi qu'on le verra dans la ſuite. Il ne s'agit pas ſimplement de peindre, il faut peindre des objets qui faſſent plaiſir à voir. Moſchus & Bion ſe ſont rarement écartés de ce principe, & les pièces qui nous reſtent de ces deux poëtes, ne peuvent qu'exciter nos regrets ſur celles que nous avons perdues.

THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à Syracuſe, ville de Sicile, ſous le règne de Ptolomée, fils de Lagus, environ 270 ans avant l'ère chrétienne. Son père ſe nommoit *Simmichus*, & ſa mère *Philine*. Il étoit contemporain de Ménandre, ce fameux poëte comique, & vécut à la cour de Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte. La cour de ce prince étoit l'aſile des plus grands hommes; auſſi jamais roi ne fut loué avec autant de délicateſſe & de vérité.

On prétend que Théocrite, de retour dans ſa patrie, eut l'imprudence d'écrire & de publier des ſatyres contre Hiéron, tyran de Syracuſe, & que ce prince le fit périr.

Quoique Théocrite ſoit regardé comme le père de la poéſie paſtorale, il n'en eſt cependant pas l'inventeur. *Daphnis*, célèbre berger de Sicile, eſt le premier poëte en ce genre dont l'hiſtoire nous ait conſervé le ſouvenir. La beauté de ſes chants ſe répandit dans toute la Grèce. Son nom fut exalté par une infinité de Poëtes. On éleva des trophées à ſa gloire ; & Diodore a décrit ſa demeure champêtre. Lorſque Daphnis brilloit dans la Sicile, ce pays fortuné offroit l'image de l'âge d'or.

Du temps de Théocrite, le goût de la poéſie paſtorale commençoit à s'éteindre ; il le fit renaître : il copia la nature, l'orna d'une belle fiction, profita des lumieres des Grecs, & ſut ſe rendre original.

Nous poſſédons près de trente Pièces de Théocrite ſous le nom d'idylles ; mais il n'y en a que dix qui méritent ce titre. Les anciens appeloient idylle, toute pièce de poéſie qui n'avoit pas une certaine étendue.

Théocrite occupe dans la poéſie champêtre, le même rang qu'Homère dans la poéſie épiqúe. Virgile lui même invoque la muſe de Théocrite ; il ſe fait une loi de l'imiter.

Premier imitateur du berger dont la muſe
Eſt l'honneur immortel des champs de Syracuſe,
Dans un heureux loiſir je répète en ce bois,
Les airs que les amours jouoient ſur ſon hautbois.

Boileau, juſte appréciateur du mé-

rite des anciens, recommande ſur-tout la lecture de ces deux poëtes.

Que leurs tendres écrits par les graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art, ſans baſſeſſe, un auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers:
Des plaiſirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narciſſe en fleurs, couvrir Daphné d'écorce.

« Si l'on juge, dit l'abbé Desfontaines, du mérite de la poéſie paſtorale ſur l'idée peu avantageuſe qu'on a eſſayé d'en donner vers la fin du dernier ſiècle, & ſi l'on eſt prévenu en faveur

du nouveau ſyſtême ſur l'églogue, on pourra ne prendre aucun plaiſir à la lecture de celles de Théocrite. On n'y trouvera ni tendres amourettes, ni brillantes antithèſes, ni penſées fines, ni rien qui approche de ces ſentimens analyſés qui forment ce qu'on appelle la métaphyſique du cœur, & ce qu'on pourroit nommer la mouſſe de l'eſprit. »

« Il faut aimer le naturel & le ſimple pour aimer les paſtorales de Théocrite & de Virgile, & ſavoir goûter autre choſe que des traits ingénieux & délicats. Il faut avoir aſſez de bon ſens pour ne pas vouloir que des habitans de la campagne ſoient des diſcoureurs de ruelle, ou des perſonnages de roman; le lecteur judicieux doit ſe tranſporter dans ces ſiècles reculés, où la condition

paſtorale, ſans être ſtupide ni miſérable, étoit affranchie de certaines bienſéances arbitraires, établies dans la ſuite par un nouveau genre de ſociété qui a exigé des loix, & conſéquemment de nouvelles mœurs... »

« Dans ces premiers temps, l'unique paſſion de l'homme étoit peut-être l'amour. Mais comme ce n'étoit pas un deſir effréné, ce n'étoit pas non plus une molle galanterie ni un ſentiment chimérique. Le berger n'aimoit pas plus ſa bergère, que ſes brebis, ſes pâturages & ſes vergers. Des troupeaux féconds, une abondante récolte, une heureuſe vendange, combloient ſes deſirs. Son amour-propre ſe bornoit à avoir de la beauté & à être loué ſur cet avantage, à exceller dans la poéſie & dans le chant. »

« Comme les bois, les moiſſons, les fleurs, les fruits, les troupeaux, les bêtes farouches, les fontaines, les fleuves, les montagnes, les rochers, les prairies, étoient ſans ceſſe préſens à leurs yeux & à leur eſprit; c'étoit le ſujet le plus ordinaire de leurs entretiens, & c'étoit de là qu'ils empruntoient leur langage figuré. Leurs vers n'avoient point d'autres objets, & s'ils réuſſiſſoient à peindre, ils ſe croyoient avec raiſon excellens Poëtes, ſans le ſecours des antithèſes, des pointes & des épigrammes. Leur galanterie ignoroit cette futile délicateſſe que la nature n'enſeigne point; elle ne connoiſſoit dans le commerce amoureux, que la tendreſſe, la bonne foi & la conſtance. »

« Je demande ſi la peinture d'une vie

innocente & d'une ſociété entièrement différente de la nôtre, telle qu'étoit l'ancienne ſociété humaine, n'eſt pas digne de notre attention. Quoi de plus capable d'animer la poéſie & de plaire à l'imagination, que les prairies, les vergers, les bois, les fontaines, les ruiſſeaux, la douce haleine des zéphyrs, les fleurs, le chant des oiſeaux, les abeilles, les grottes, l'azur des cieux ? »

« Les bergers de Théocrite parlent ſouvent de leurs troupeaux, mais ſans groſſièreté & ſans baſſeſſe, & nullement comme nos payſans en pourroient parler aujourd'hui. Loin que les comparaiſons rendent leurs diſcours froids & languiſſans, c'eſt au contraire ce qui les anime & les embellit. Comme ils ſont ſuppoſés avoir beaucoup de

loiſir & de tranquillité d'eſprit, ils peuvent s'exercer plus aiſément & avec plus de juſteſſe que les autres hommes, à comparer les choſes; mais leurs comparaiſons ſont toujours champêtres, & c'eſt ce qui en fait l'agrément. »

« Bornés à ce qui frappe ſans ceſſe les yeux, & occupés de la pluie & du beau temps, du cours du ſoleil & des étoiles, de la fécondité de la terre, de leurs troupeaux, de la verdure des prés & des bois, ils y rapportent toutes leurs penſées, & c'eſt ce qui leur fournit une abondance merveilleuſe de ſimilitudes infiniment agréables à l'eſprit qui aime toujours ou à comparer lui-même, ou à jouir des comparaiſons qu'on lui offre. »

Longepierre qui a traduit en vers les

quinze premières idylles de Théocrite, parle ainſi de ce même poëte : « il y a peu de poëtes auſſi fameux & auſſi dignes de la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe, que Théocrite. Les meilleurs auteurs de tous les temps qui en ont parlé, l'ont comblé d'éloges ; & ſes poéſies le louent encore mieux auprès de ceux qui peuvent en admirer les beautés. »

« Il eſt moins difficile d'orner & d'enrichir, que de peindre à nu. Repréſenter la nature ſans voile & ſans ornement, l'offrir d'une manière ſimple & naïve, mêler des graces & des charmes à cette grande ſimplicité, n'eſt pas un talent ordinaire ; ce ſont des coups de maître, & l'effort de la plus haute perfection ; & c'eſt auſſi en quoi a réuſſi

admirablement Théocrite : c'eſt ce qui le diſtingue & le caractériſe. Je ne crains point de dire qu'il n'y a peut-être pas de poëte dont il ſoit ſi difficile de faire une belle traduction. »

« On peut le comparer à un de ces beaux lieux formés à plaiſir par la nature, où elle s'eſt jouée elle-même, & où elle n'a rien oublié de ce qu'elle a cru capable de plaire, où elle a étalé ſes plus doux tréſors, & dans une confuſion ſouvent négligée, mais toujours abondante & agréable ; parmi les objets les plus rians, elle s'eſt plue à en placer quelques-uns de ſauvages & d'un peu bruts, comme pour ſe diſtinguer par ces traits, & en offrant plus de variété, faire connoître toute l'étendue de ſa puiſſance. »

Nous finirons par le jugement que M. l'abbé le Batteux porte de Théocrite. Voici comme il s'exprime dans ſon *cours de Belles-Lettres.*

« On s'eſt plu à voir naître la poéſie paſtorale ſur les bords de l'Anapus, dans les vallées d'Elore où ſe jouent les zéphyrs, où la ſcène eſt toujours verdoyante, & l'air toujours rafraîchi par le voiſinage de la mer. Quel berceau plus digne de la muſe paſtorale dont le caractère eſt ſi doux! »

« Théocrite a peint dans ſes idylles, la nature ſimple, naïve & gracieuſe; on peut regarder ſes ouvrages comme la bibliothèque des bergers, s'il leur eſt permis d'en avoir une. On y trouve recueillis une infinité de traits dont on [illegible] les caractères convien-

nent aux bergers. Il eſt vrai qu'il y en a quelques-uns qui auroient pu être plus délicats ; d'autres dont la ſimplicité ne nous paroît pas aſſez aſſaiſonnée ; mais dans la plupart il y a une douceur, une molleſſe que ceux qui l'ont ſuivi ont copiée, plutôt que d'entreprendre de l'imiter. »

« On pourroit le comparer à ces fruits d'une maturité exquiſe, ſervis avec toute la fraîcheur du matin, & ce léger coloris que ſemble y laiſſer la roſée. La verſification de ce poëte eſt admirable, pleine de feu, d'images, & ſurtout d'une mélodie qui lui donne une ſupériorité inconteſtable ſur tous les autres. . . . Chez Théocrite, l'idylle eſt dans un bois ou dans une prairie riante, il a peint la nature ſimple & quelquefois

négligée. . . On veut qu'une églogue amuſe doucement, mollement, ſi j'oſe parler ainſi ; que ſa lecture ſoit pour nous comme un demi ſommeil, où l'on ne penſe qu'autant qu'il le faut pour ſentir qu'on ſe repoſe, & c'eſt préciſément ce que produit le ton & la marche de Théocrite. »

IDYLLES

YDILLES
DE THÉOCRITE.

IDYLLE I.
THYRSIS, UN BERGER.

THYRSIS.

LE pin qui couronne les bords de cette claire fontaine, fait entendre un doux murmure. Mais, aimable berger, les ſons de ta flûte n'ont pas moins de douceur. Tes chants ne le céderont jamais qu'à ceux de Pan, & ſi ce dieu reçoit un bouc armé de ſes cornes, tu obtiendras une chèvre; s'il préfère la chèvre, tu ne remporteras pour prix de ta victoire, qu'une jeune chevrette:

la chair en eſt tendre & délicate, tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

LE BERGER.

Thyrſis, tes chants ſont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher. Si les Muſes acceptent pour préſent une tendre brebis, ta victoire ſera payée d'un jeune agneau; mais ſi ces déeſſes préfèrent l'agneau, tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

Berger, viens t'aſſeoir au pied de ce côteau, viens ſur ces bruyères faire raiſonner ta flûte en l'honneur des nymphes; pendant ce temps je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

Il ne nous eſt pas permis, ô Thyrſis, il nous eſt abſolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour. Nous redoutons le dieu Pan : c'eſt le temps où il ſe repoſe après s'être beaucoup fatigué à la chaſſe. Ce dieu s'irrite aiſément, & ſon viſage eſt toujours enflammé de colère. Mais pour toi, ô Thyrſis, qui as été inſtruit des tourmens de Daphnis, toi qui as remporté le prix des chants bucoliques, ſuis-moi ; allons-nous repoſer ſous cet ormeau touffu, vis-à-vis cette ſtatue de Priape, & celles des nymphes de ces fontaines. Il y a dans cet endroit des ſiéges de gazon ombragés par ces chênes majeſtueux : c'eſt une retraite convenable à

des bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorſque tu diſputois la victoire à Chromis, ce berger de Lybie, je te permettrai de traire trois fois cette chèvre, mère de deux jumeaux; quoiqu'elle allaite deux petits chaque jour de ſon lait, elle remplit encore deux grands vaſes.

Je te donnerai en outre une taſſe profonde, enduite de cire odorante; elle eſt garnie de deux anſes: la ſculpture conſerve toute ſa fraîcheur & toute ſa nouveauté. Les bords ſont chargés de lierre ſerpentant, entremêlé avec l'amaranthe dont la fleur eſt dorée. Une femme charmante, ornée d'un voile & de bandelettes, eſt gravée au fond. Cette figure eſt deſſinée avec un art merveilleux, c'eſt un ouvrage parfait.

On voit près de cette beauté, deux amans à longue chevelure ; ils lui parlent tour-à-tour, lui font de vifs reproches de ſon indifférence, mais ſon ame n'en eſt point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un ſourire malin, & tantôt elle paroît donner à celui-là toute ſon attention ; ces deux malheureux, les yeux enflammés d'amour, ſe conſument en vain auprès d'elle.

On apperçoit plus loin un vieux pêcheur & un rocher aride ſur lequel il ſe hâte de traîner un immenſe filet, pour le lancer dans la mer. Ce vieillard ſemble faire des efforts prodigieux ; on diroit qu'il déploie toute ſa force pour cette pêche : ſes veines ſont gonflées autour de ſon col, tous ſes muſcles ſont tendus ; quoique déja blanchis par les

années, il a autant de vigueur qu'à la fleur de l'âge. Auprès de ce vieux pêcheur s'offre une vigne chargée de grappes vermeilles, & ciſelée avec un art admirable. Un jeune berger couché le long de la haie, en eſt le gardien. On voit autour de lui deux renards : l'un d'eux court à travers le plant de vigne, & détruit les raiſins déja mûrs ; l'autre médite quelque fourberie auprès de la panetière, & ſemble dire qu'il ne s'éloignera pas ſans avoir auparavant dérobé le déjeûner du jeune pâtre.

Celui-ci s'occupe à treſſer enſemble de la paille & du jonc, afin d'en conſtruire des piéges pour ſurprendre des cygales, & il prend tant de plaiſir à ſon ouvrage, qu'il oublie entièrement ſa panetière, ſon déjeûner & la garde de

la vigne. Des branches flexibles d'acanthe embraſſent tout le contour de cette belle taſſe. Cet ouvrage divin excitera ton admiration; tu en ſeras enchanté. Un jeune nautonnier de Calydon me l'a vendu pour une chèvre & un gâteau délicieux. Ce vaſe n'a point encore approché de mes lèvres; jamais perſonne ne s'en eſt ſervi. Je t'en ferai préſent volontiers, ô mon cher Tyrſis, ſi tu veux chanter les vers que je deſire. Je ne ſuis point jaloux de ta gloire; allons, commence: tu ne feras point entendre tes chants dans les enfers, où règnent le ſilence & l'oubli.

THYRSIS.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Je ſuis Thyrſis, habitant de l'Etna, c'eſt la voix de Thyrſis que vous entendez.

Muſes, où étiez-vous pendant que Daphnis étoit conſumé d'amour? Habitiez-vous les vallons délicieux de Tempé, arroſés par le Penée? Erriez-vous ſur le Pinde? Vous ne parcouriez point alors les bords du majeſtueux Anapus, ni le ſommet élevé de l'Etna, ni les ondes ſacrées d'Ægis.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Les loups, les bêtes féroces ont déploré ſon malheur par des hurlemens affreux; les lions, à ſa mort, ont fait retentir les forêts de leurs longs rugiſſemens.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Des taureaux, des geniſſes, de jeunes veaux & leurs mères, ſe ſont attroupés en grand nombre autour de lui, & ont pleuré ſa perte.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Mercure le premier quitta le ſommet des montagnes, s'approcha de Daphnis, & lui dit: quel eſt donc, ô Daphnis, le ſujet de ton accablement? d'où naiſſent les feux qui te conſument?

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Tous les bergers, tous les paſteurs accoururent vers lui; tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint auſſi & lui adreſſa ces mots: in-

fortuné Daphnis! pourquoi te laiſſer abattre par le chagrin? Une jeune beauté te cherche avec empreſſement ſur les bords des fontaines & à travers les forêts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Tu es trop malheureux dans ton amour, il trouble ta raiſon. Juſqu'ici tu avois été célèbre & renommé par ta ſageſſe, mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un berger mercenaire, & tu reſſembles à ces pâtres groſſiers qui, témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres, en sèchent de douleur.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Quand tu apperçois de jeunes bergers rire & folâtrer enſemble, auſſitôt

ta jalouſie ſe manifeſte dans tes regards, de ce que tu ne peux danſer avec elles. Daphnis garda le plus profond ſilence, & tout entier en proie à ſon amour, il le conſerva juſqu'au trépas.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière. Les ris voltigeoient ſur ſes lèvres, tandis que la colère étoit au fond de ſon cœur. Eh bien, Daphnis, lui dit-elle, tu te vantois de triompher de l'amour! Cependant te voilà vaincu, dompté par ce dieu terrible.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Daphnis répondit à la déeſſe : ô redoutable Vénus! ô déeſſe odieuſe! ô Venus, ennemie cruelle des mortels, tu

crois donc que j'ai perdu toute eſpérance! vas, déeſſe déteſtable, Daphnis cauſera le déſeſpoir de ton fils, juſques dans le ſombre ſéjour des morts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Déeſſe, vas ſur le mont Ida, où l'on dit qu'un jeune berger... cours vers Anchyſe, à l'ombre des chênes touffus... Ici on ne trouve qu'un léger gazon.... Ici les abeilles voltigent en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Adonis étoit plein de charmes & d'appas, il faiſoit paître des troupeaux; il perçoit des lièvres à la chaſſe, & pourſuivoit des bêtes farouches.

Commencez

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Oſe aller te préſenter encore vis-à-vis de Diomède & le défier au combat; dis lui : j'ai vaincu le berger Daphnis; viens combattre contre moi.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

Loups, bêtes féroces, & vous, ours, habitans des montagnes, adieu; le berger Daphnis n'habitera plus avec vous ſous ces chênes, au milieu des bois & des forêts; adieu, belle fontaine d'Aréthuſe; adieu, fleuves qui roulez doucement vos flots argentés vers les ondes du Thymbris.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques.

O Pan! ô dieu des bergers! Soit que

tu parcoures maintenant la haute montagne du Lycée, ſoit que tu erres ſur le vaſte ſommet de Ménale, viens dans l'île de Sicile; abandonne le promontoire d'Hélice & le tombeau élevé du fils de Lycaon, ce tombeau révéré même des dieux.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques.

Approche, roi des bergers, reçois cette flûte harmonieuſe, agréable & collée avec de la cire; l'embouchure en eſt aiſée: victime malheureuſe de l'amour, je me ſens entraîner dans les enfers.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques.

Buiſſons, & vous, épines, produiſez, portez maintenant des violettes. Que le

beau Narciſſe étale déſormais ſes fleurs ſur le genevrier, que tout change de forme & de nature. Que le pin ſe charge de poires, puiſque Daphnis périt cruellement. Que les cerfs bleſſent maintenant les chiens, & que les triſtes hiboux le diſputent ſur les montagnes aux tendres roſſignols.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques.

Daphnis n'en peut dire davantage, ſes forces l'abandonnent. Vénus s'approche de lui, veut le ſoutenir & le ranimer; mais la Parque avoit déja coupé la trame de ſes jours. C'eſt ainſi que Daphnis paſſa le fleuve fatal; l'onde noire engloutit ce berger agréable aux nymphes, & favoriſé des Muſes.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques.

Berger, donne-moi la taſſe & fais approcher la chèvre, afin que je puiſſe la traire & faire des libations aux Muſes. Je vous ſalue, Muſes chéries, je vous ſalue. Je veux dans la ſuite chanter en votre honneur des chanſons encore plus douces & plus harmonieuſes.

LE BERGER.

Puiſſe ta bouche enchantereſſe être remplie de flots délicieux de miel! Puiſſe-tu ſavourer des figues cueillies dans l'attique! Tu chantes avec plus de douceur que la cygale. Voici la taſſe, aimable berger: combien l'odeur en eſt ſuave! tu vas croire qu'elle a été plongée dans la fontaine des déeſſes des

ſaiſons. Viens ici, Cyſſithe. Berger, tu peux la traire préſentement; & vous, mes chèvres, gardez-vous de ſauter & de bondir devant votre chef (1), de peur d'exciter ſes feux.

---

(1) Devant le *bouc*.

IDYLLE II.

SIMETHE, OU L'ENCHANTERESSE.

Où ſont ces lauriers ? où ſont ces philtres amoureux ? Theſtilys, apporte-les moi promptement, & couronne cette coupe avec de la laine couleur de pourpre, afin d'amollir le cœur de l'infidèle qui cauſe mon tourment. Douze jours entiers ſe ſont écoulés depuis que le cruel m'abandonne. Il ignore ſi je reſpire encore. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage amour ont ſans doute entraîné ſon cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la paleſtre de Timagète pour le voir ; je lui demanderai les motifs

de ſa conduite envers ſon amante ; mais je veux lui faire ſentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O lune, prête-moi ta brillante clarté! ô déeſſe, je vais t'adreſſer mes chants, ainſi qu'à l'infernale Hécate, que les chiens redoutent lorſqu'elle marche à travers des flots de ſang noirâtre, & parmi les oſſemens & les tombeaux! Je te ſalue, Hécate, divinité terrible, ne m'abandonne pas. Rends ces charmes auſſi puiſſans que ceux de Circé, de Médée, & de la blonde Périmède.

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage!

Le feu a déja conſumé la farine; jettes-en d'autre, trop lente Theſtilys : mais à quoi penſe-tu donc, ſcélérate! ſerai-je auſſi l'objet de tes mépris?

Jette-donc cette farine dans le feu, & dis en même temps : *j'y jette de même les os de Delphis.*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

Delphis cauſe mon tourment. C'eſt pour l'en punir que je brûle ce laurier ; il á pris feu tout-à-coup en pétillant, & s'eſt entièrement réduit en cendres. Puiſſe une flamme dévorante conſumer également Delphis !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

Comme je fais fondre cette cire ſous d'heureux auſpices, que l'amour amolliſſe de même le cœur de Delphis. Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds, que l'ingrat, conduit par Vénus,

faſſe pareillement pluſieurs tours vis-à-vis de cette porte.

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

Je vais offrir le ſon. Pour toi, Diane, tu pourrois amollir non-ſeulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre, mais encore les corps les plus durs & les plus ſolides. Theſtilys, les chiens commencent à aboyer dans la ville; la déeſſe paroît déja dans les carrefours : frappe au plutôt ce vaſe d'airain.

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

La mer eſt calme & les vents ſe taiſent, tandis que la douleur afflige cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat qui, au lieu de me donner

le doux nom d'épouſe, me ravit mon tréſor le plus précieux, & flétrit ma réputation.

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

Je fais trois libations, & je répète trois fois ces mots : ô redoutable déeſſe ! *quelque objet qui enchaîne le cœur de mon amant, puiſſe Delphis l'oublier, ainſi que Théſée, dit-on, perdit à Naxe le ſouvenir de la belle Ariane !*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

L'hippomane croît dans l'Arcadie ; cette plante rend furieux les chevaux & les cavalles légères, & les fait errer à pas précipités ſur le ſommet des montagnes. Puiſſé-je voir Delphis, ſaiſi d'une fureur amoureuſe, accourir ici

de la paleſtre avec la même ardeur !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux, mon amant volage !

Delphis a perdu cette frange de ſon vêtement ; je vais la mettre en pièces & la jeter dans ce feu. Amour, ah, cruel amour ! tu as tari tout mon ſang dans mes veines.

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

Delphis, je broyerai un lézard, & je te porterai demain ce breuvage funeſte. Theſtilys, prends ces poiſſons ; frottes-en le ſeuil de cette porte, où mon cœur reſte toujours enchaîné, tandis que le perfide me dédaigne, & dis en même temps : *je diſperſe les os de Delphis.*

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon amant volage !

Maintenant que je ſuis ſeule & abandonnée, depuis quelle époque pleurerai-je mon amour ? Par où commencerai-je ? Qui m'a fait ce préſent fatal ? Anaxo, fille d'Eubulus, vint, une corbeille à la main, dans le bois conſacré à Diane ; on y conduiſoit avec beaucoup de pompe pluſieurs bêtes ſauvages, & ſur-tout une lionne ſuperbe.

Lune adorable, dis comment l'amour à pris naiſſance dans mon cœur.

Theucarile ma nourrice, dont le ſouvenir me ſera toujours agréable, demeuroit auprès de nous ; elle me pria, me conjura d'aller voir cette fête brillante. Hélas ! je la ſuivis malheureuſement ; j'étois vêtue d'une robe précieuſe, & couverte d'un voile fin & délié que j'avois emprunté à Cléaris.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Lorſque j'étois au milieu du chemin qui conduit à la maiſon de Lycon, j'apperçus Delphis & Eudamippe ; ils marchoient enſemble : le tendre duvet de leurs joues reſſembloit au pâle ſouci, & leur peau étoit plus éclatante que le diſque de la lune. Ils revenoient de la paleſtre où ils s'étoient beaucoup exercés.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Dès que je le vis, ma raiſon ſe troubla ; mon cœur fut cruellement tourmenté, ma beauté perdit tous ſes charmes ; interdite, éperdue, je ne pris plus d'intérêt à cette fête, & j'ignore comment je m'en retournai ; une fièvre brûlante

me consumoit : je restai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naissance dans mon cœur.

Une pâleur mortelle se répandit sur tout mon corps : mes cheveux tombèrent ; j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me suis-je pas donnés alors ! Quelle magicienne n'ai-je pas consultée ! soins inutiles. Je ne reçus aucun adoucissement, & le temps fuyoit d'une aile rapide.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naissance dans mon cœur.

Je découvris enfin la vérité à Thestilys. Trouve, lui dis-je, un remède à mon cruel tourment. Infortunée que je suis, Delphis possède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la palestre

de Timagète ; tâche d'y appercevoir Delphis ; il ſe plaît dans cet endroit, & s'y trouve tous les jours. (1)

---

(1) Les *paleſtres* chez les Grecs, étoient des eſpèces d'académies entretenues aux dépens du public. On les appeloit encore *gymnaſes*, & elles étoient compoſées de différentes pièces, dont voici les principales : les portiques extérieurs, qui étoient le lieu où les Mathématiciens, les Philoſophes, les Rhéteurs & les Maîtres des autres ſciences, faiſoient leurs leçons publiques, l'*ephebrum*, où ſe rendoient les jeunes gens pour apprendre leurs exercices en particulier, loin des yeux du public : ils s'y aſſembloient toujours de grand matin ; le *gymnaſterium*, où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains ou aux exercices ; l'*unctuarium*, où ſe faiſoient les onctions qui précédoient ou qui ſuivoient la lutte ou les bains ; le *coniſterium*, où l'on ſe couvroit de ſable

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Quand tu le verras ſeul, fais lui quelque ſigne, & dis lui : *Simèthe vous de-*

---

pour ſécher l'huile ou la ſueur : la *paleſtre*, où ſe faiſoient les exercices de la lutte, du pugilat, du pancrace ; le *ſphæriſterium*, qui étoit proprement un jeu de paume deſtiné pour les exercices où l'on ſe ſervoit d'une balle. Les *xiſtes*, qui étoient des portiques où les athlètes faiſoient leurs exercices pendant l'hiver, ou quand il faiſoit mauvais temps. Le *ſtade* faiſoit encore partie des *paleſtres* ou *gymnaſes* : c'étoit un grand eſpace de terrein ſablé, & de forme demi-circulaire ; il y avoit des degrés tout autour, où ſe plaçoient les ſpectateurs. Les exercices *paleſtriques* ſe réduiſoient à neuf ; ſavoir : la *lutte*, le *pugilat*, le *pancrace*, la *courſe*, l'*hoplomachie*, le *ſaut*, le *diſque*, le *trait* & le *cerceau*.

mande. Amène-le enſuite avec toi. Theſtilys part à ces mots, & revient accompagnée du charmant Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le ſeuil de cette porte...

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Soudain je devins plus froide que la glace. Une ſueur pareille à la roſée du matin inondoit mon viſage; ma langue embarraſſée gardoit le ſilence. Je n'aurois pu même faire entendre les ſons mal articulés que les enfans balbutient en ſonge, lorſqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée, pétrifiée.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Le cruel me regarde, baiſſe les yeux, s'aſſied auprès de moi & m'adreſſe ces

paroles : Simèthe, quand tu m'as fait dire de venir, tu n'as prévenu mon desir qu'autant que je devançai l'autre jour à la courſe le beau Philinus.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Je ſerois venu certainement cette nuit avec quelques amis, j'en jure par mon ardent amour. Je t'aurois apporté les pommes de Bacchus. Une couronne de peuplier blanc conſacré à Hercule, & ornée de bandelettes de pourpre, m'auroit ceint la tête.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

Combien j'aurois été enchanté d'être reçu favorablement ! On me vante parmi tous les autres jeunes gens, à cauſe de ma légèreté & de ma beauté. Si j'euſſe

cueillialors un baiſer ſur ta belle bouche, je ſerois reſté tranquille ; mais ſi tu m'avois au contraire refuſé avec dédain, & que ta porte m'eût été fermée, j'aurois employé dans l'inſtant le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

J'avoue maintenant que j'ai des graces à rendre à Vénus, & enſuite à toi, Simèthe. Après Vénus, c'eſt toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante ; tu m'as appelé dans ta maiſon, lorſque j'étois preſqu'entièrement conſumé ; car l'amour allume ſouvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

Lune adorable, dis comment l'amour a pris naiſſance dans mon cœur.

L'amour, par ſes fureurs inſenſées,

fait abandonner à une jeune fille la maiſon paternelle, & le lit nuptial à l'épouſe. Ainſi parla Delphis; & moi, trop foible & trop crédule, je le prends par la main; je l'incline mollement ſur mon lit : ſoudain nos corps unis s'embrâſent mutuellement; nos viſages brillent d'une plus vive ardeur, & nos ſoupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin nous avons mis le comble à nos deſirs, en nous livrant aux plus vifs tranſports de l'amour.

Depuis ce moment heureux juſqu'à ces derniers jours, nous n'avons pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiſte, ma joueuſe de flûte, & de Méliſſe, eſt venue me trouver ce matin, lorſque les chevaux du ſoleil montoient ſur l'horizon, & ramenoient

du ſein de l'océan l'aurore aux doigts de roſe. Au milieu de pluſieurs diſcours que m'a tenus cette femme, elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux, qu'elle ne connoiſſoit point l'objet de ce nouveau martyre; mais que cet inconſtant a bu à pluſieurs repriſes à l'amante qui le captive aujourd'hui: qu'il s'eſt enfui avec précipitation, & que ſa maiſon eſt ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette nourrice: elle eſt très-véridique. En effet, avant cette époque funeſte, il venoit me voir pluſieurs fois chaque jour, & laiſſoit ſouvent chez moi ſon vaſe d'airain (1); mais il y a douze

(1) Les athlètes avoient une ſorte de vaſe de peau ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils ſe frottoient.

jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée ? Trouveroit-il ailleurs des plaiſirs ? Je vais employer contre lui tous mes charmes, & s'il ſe plaît à augmenter mon tourment, je le précipiterai dans les enfers. Tels ſont les philtres puiſſans que je conſerve dans une corbeille, & dont un Aſſyrien m'a enſeigné l'uſage. Adieu, lune adorable ; pouſſe tes chevaux vers l'océan : pour moi, je ſupporterai ma douleur comme je l'ai fait juſqu'à ce moment. Adieu, lune brillante ; adieu, aſtres étincelans qui accompagnez le char de la nuit au milieu du calme & du ſilence.

YDILLE III.

AMARYLLIS.

JE cours vers Amaryllis, tandis que mes chèvres paiſſent ſur le ſommet de cette montagne, ſous la conduite de Tityre. Fais paître mes chèvres, ô mon cher Tityre! & mène-les ſe déſaltérer à la fontaine; mais prends garde que le bouc blanc de Lybie ne te heurte de ſes cornes.

O charmante Amaryllis, pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre, pour me donner comme autrefois le doux nom de ton amant? Me haïrois-tu préſentement, ou bien, lorſque je t'approche, bergère dédaigneuſe, trouverois-tu mon nez trop écraſé &

ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de mes jours. Je t'apporte dix pommes cueillies dans l'endroit où tu m'avois ordonné de les cueillir ; demain je t'en offrirai d'autres. Conſidère ma douleur amère. Que ne puis-je devenir abeille ! j'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'environnent. Ah ! je connois maintenant l'amour ; c'eſt un dieu cruel. Il a certainement ſucé le lait d'une lionne, & ſa mère l'a élevé dans les forêts. Semblable à une flamme dévorante, il me brûle & me conſume. Nymphe aux regards enchanteurs, aux beaux ſourcils noirs, nymphe au cœur de roche, ſerre ton berger entre tes bras, & permets lui de t'embraſſer. On trouve une volupté délicieuſe,

délicieuſe, même dans de ſimples baiſers.

Tu vas me forcer, ô ma chère Amaryllis, à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre & de perſil odoriférant : je te la réſervois. Hélas ! que deviendrai-je ? Quel malheur m'accable, infortuné que je ſuis ! Tu ne daignes pas ſeulement m'écouter. Je vais mettre bas cet habit de peau, & me précipiter dans les flots où le pêcheur Alphis tend des piéges aux thons. Les dangers auxquels je ſerai expoſé, te cauſeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement ſi tu m'aimois : la feuille que j'avois placée ſous mon coude ne rendit aucun ſon, & ſe déſſecha ſur le champ (1).

(1) Les anciens, pour connoître s'ils étoient aimés, prenoient une feuille & la plaçoient

La vieille Agro qui prédit l'avenir avec un crible, l'autre jour en ramaſſant des épis, me dévoila la vérité. Tu brûles, me dit-elle, pour Amaryllis, mais c'eſt en vain. L'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction je te conſerve une chèvre blanche, mère de deux jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande; je la lui donnerai enfin, puiſque tu ris de mon tourment... Mais j'éprouve un treſſaillement à l'œil droit (1); eſt-ce

---

ſous le coude ou ſur la main, ou bien ſur l'épaule; ils la preſſoient enſuite, & ſi elle rendoit du ſon, c'étoit un augure favorable.

(1) Le treſſaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures, ainſi que le vol des oiſeaux, les coups de tonnerre, l'éternuement, &c.

que je verrois bientôt ma bergère : je vais m'aſſeoir au pied de ce pin & chanter ; peut-être daignera-t-elle me regarder, ſon cœur n'eſt pas de diamant.

Hippomène deſirant d'épouſer une jeune princeſſe, prit dans ſes mains des pommes d'or, & fournit glorieuſement la carrière. Dès qu'Atalante les vit, ſon ame ſe troubla, & ſon cœur fut enflammé du plus ardent amour. (1)

(1) Atalante étoit fille de Schenée ; pluſieurs Princes la recherchèrent en mariage : mais ſon père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la courſe. Hippomène eut ce bonheur, en uſant d'artifice. Il jeta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données. Atalante s'étant arrêtée pour les ramaſſer, fut vaincue par Hippomène & devint ſon épouſe.

Le devin Melampe conduiſit à Pile un troupeau qui paiſſoit ſur le mont Othrys. La charmante Péro, mère du ſage Alpheſibée, devint alors l'épouſe de Bias.

Adonis faiſant paître ſes brebis ſur le ſommet des montagnes, n'enflamma-t-il

---

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperduement amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'épouſe que de celui qui amèneroit à ſon père les vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias ſon frère.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis & d'Endimion; il ſeroit inutile de nous y arrêter.

Jaſon, fils de Minos & de la nymphe Phronie, étoit roi de Crète. Ce Prince s'étant endormi dans une prairie, Cérès s'approcha de lui pendant ſon ſommeil, & en eut Plutus.

pas la belle Vénus d'une paſſion ſi violente, que cette déeſſe preſſoit encore ſur ſon ſein ce berger froid & inanimé ?

Que j'envie le ſort d'Endimion livré à un ſommeil continuel ! Que je ſuis jaloux du bonheur de Jaſion qui goûtoit des plaiſirs dont vous n'êtes pas dignes d'entendre le récit, ô profanes mortels !

J'ai un cruel mal de tête ; mais Amaryllis, tu n'en es point touchée. Je ne chanterai pas davantage. Je vais me coucher ici : les loups me dévoreront, & ma mort aura pour toi la douceur du miel.

YDILLE VIII.

DAPHNIS, MENALQUE, UN BERGER.

MENALQUE faiſoit paître ſes brebis ſur de hautes montagnes, & y rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit auſſi ſon troupeau de bœufs. Ces deux bergers étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge, tous deux habiles à chanter & à jouer de la flûte. Ménalque apperçut le premier Daphnis, & lui parla ainſi :

MENALQUE.

Daphnis, paſteur de troupeaux mugiſſans, veux-tu diſputer avec moi le prix du chant ? Je t'avoue ſincèrement qu'il ne me ſera pas difficile de remporter la victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes.

DAPHNIS.

Menalque, conducteur de brebis couvertes de riches toiſons, ſavant joueur de flûte, tes chants, quels que ſoient tes efforts, ne l'emporteront pas ſur les miens.

MENALQUE.

Veux-tu eſſayer, veux-tu dépoſer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

Je diſputerai volontiers contre toi, & je conſens à donner un gage.

MENALQUE.

Mais quel gage pourrons-nous dépoſer, qui ſoit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

Pour moi, je riſquerai un veau tendre, & toi, tu mettras un agneau auſſi gros que ſa mère.

MENALQUE.

Je ne puis gager un agneau : mon père & ma mère ſont redoutables ; ils comptent chaque ſoir toutes les brebis.

DAPHNIS.

Mais que peux-tu donc parier ? quel prix remportera le vainqueur ?

MENALQUE.

J'ai une belle flûte à neuf trous, que j'ai faite moi-même. Les tuyaux ſont de la même longueur, & unis enſemble avec de la cire blanche. Je la mettrai

pour gage ; mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS.

J'en poſsède une toute ſemblable ; les tuyaux en ſont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même le doigt en la faiſant, & j'en reſſens encore de la douleur. Mais qui nous écoutera, quel ſera notre juge ?

MENALQUE.

Si nous appellions ce berger dont le chien blanc aboye autour de ſes chevreaux.

Ces deux jeunes rivaux appellent le berger ; il accourt auſſitôt pour les entendre ; ils chantent tous les deux à-la-

fois : mais comme le berger veut juger leurs chants, on conſulte le ſort ; il tombe ſur Menalque. Celui-ci doit jouer le premier de la flûte, & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Menalque commence donc ainſi.

MENALQUE.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine eſt céleſte, ſi Menalque a chanté quelquefois ſur ſon chalumeau des airs agréables, procurez à ſes brebis de gras pâturages ; & ſi Daphnis conduit ici ſes geniſſes, accordez-lui la même faveur.

DAPHNIS.

Herbes tendres, claires fontaines, gazons délicieux, ſi Daphnis chante auſſi agréablement que le roſſignol, en-

graiſſez ſes troupeaux, & ſi Menalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondans pâturages.

MENALQUE.

Dans tous les endroits où paroît ma charmante bergère le printemps ſourit, les pâturages abondent, les mamelles ſont remplies de lait, & les jeunes troupeaux s'engraiſſent mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons ſe deſsèchent, & le berger languit.

DAPHNIS.

Les brebis & les chèvres mettent bas des jumeaux; les abeilles rempliſſent de miel leurs ruches; les chênes portent plus haut leur tête majeſtueuſe, dans les lieux où ſe trouve le beau Milon;

mais quand il les abandonne, le berger sèche de douleur, & les troupeaux maigriſſent.

MENALQUE.

O toi, le mari de mes chèvres blanches! ô profondeur immenſe des forêts!.. Et vous, mes chevreaux, venez-vous déſaltérer dans ce ruiſſeau; Milon eſt dans ces contrées: & toi, qui es privé de tes cornes, cours dire à ce même Milon, que Protée, quoique dieu, a fait paître les veaux marins.

DAPHNIS.

Je ne deſire point le royaume de Pélops, ni des tréſors accumulés, ni d'être plus léger à la courſe que les vents; j'aime mieux chanter des airs champêtres, aſſis près de toi au pied de ce rocher ſourcilleux,

ſourcilleux, voir paître d'un côté mes brebis, & de l'autre, porter mes regards ſur la mer de Sicile.

MENALQUE.

Les froids ſont funeſtes aux arbres, les chaleurs aux ruiſſeaux, les lacets aux oiſeaux, les piéges aux bêtes ſauvages, & aux hommes, la paſſion ardente d'une jeune beauté. O Jupiter! ô ſouverain Maître des dieux! je ne reſſens pas ſeul les feux de l'amour: tu brûles auſſi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes bergers; Menalque commença ainſi ſon dernier couplet.

MENALQUE.

Epargne mes chevreaux, loup cruel, épargne mes brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien, quoique je ſois jeune & le gardien d'un troupeau nombreux ! O Lampure, comment peux-tu dormir auſſi profondément ! Un chien fidèle ne doit point ſe livrer au ſommeil, lorſqu'il accompagne un jeune berger à la tête de ſon troupeau ; & vous, mes chères brebis, raſſaſiez-vous ſans crainte, d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt. Paiſſez ſans inquiétudes, paiſſez ſans alarmes ! rempliſſez de lait vos mamelles, afin que vous puiſſiez en fournir ſuffiſamment à vos petits, & qu'il en reſte encore aſſez pour remplir quelques vaſes.

Daphnis chante à ſon tour un air mélodieux.

DAPHNIS.

Hier, une jeune bergère, dont les ſourcils étoient parfaitement beaux, me regarda, lorſque je paſſois devant ſa grotte avec mes geniſſes; elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponſe dure & impolie; mais auſſitôt je baiſſai les yeux & je continuai lentement ma route. Les veaux, les geniſſes & leurs mères mugiſſent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Qu'il eſt agréable pendant les grandes chaleurs, d'être couché ſur les bords verdoyans d'un ruiſſeau qui coule avec un doux murmure! Les pommes font l'ornement

des pommiers, & les glands celui des chênes; les jeunes veaux augmentent le prix de leur mère, & les troupeaux font la richeſſe des bergers.

C'eſt ainſi que chantèrent ces deux bergers; celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

LE BERGER.

Que ta voix eſt agréable, ô Daphnis! que tes chants ſont harmonieux! il eſt plus doux de t'entendre chanter, que de ſavourer le miel. Reçois ces deux flûtes : elles ſont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes chèvres auprès de ton troupeau, je te donnerai cette chèvre dont les cornes ſont briſées; elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de ſa victoire, ſaute & bat des mains; il reſſemble à un faon qui bondit autour de ſa mère. Le berger vaincu demeure triſte & confus, comme une jeune épouſe le jour de ſes noces. Depuis ce moment Daphnis tient le premier rang parmi les bergers; & quoique jeune alors, il épouſa une bergère remplie de graces & d'attraits.

IDYLLE IX.

DAPHNIS, MENALQUE, UN BERGER.

LE BERGER.

DAPHNIS, chante un air champêtre! Fais entendre le premier des chants bucoliques! Commence, Daphnis, & que Menalque te réponde! Bergers, mettez auparavant vos tendres veaux ſous leurs mères! Raſſemblez vos taureaux & vos geniſſes, afin qu'ils ne puiſſent s'écarter du reſte du troupeau! Daphnis, chante le premier un air paſtoral, Menalque enſuite tu répondras!

DAPHNIS.

Les mugiſſemens des veaux & des

geniſſes ont de la douceur ; le ſon de la flûte eſt doux : le chant des bergers eſt mélodieux ; ma voix eſt harmonieuſe : ſur les bords frais d'un ruiſſeau, j'ai un lit ſur lequel j'ai étendu pluſieurs belles peaux de geniſſes blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher où elles broutoient l'arboiſier. Je m'inquiète auſſi peu des chaleurs brûlantes de l'été, qu'un fils amoureux des reproches de ſes parens.

Tels furent les chants de Daphnis ; Menalque répondit ainſi :

MENALQUE.

L'Etna me ſert de retraite ; j'habite une grotte charmante taillée dans les flancs de cet immenſe rocher. Je poſsède tous les tréſors qu'un ſonge flatteur peut

offrir pendant le ſommeil, des brebis, des chèvres en grand nombre, & des peaux ſur leſquelles je repoſe mollement. Je fais cuire mes alimens avec un feu de bois de chêne; l'hiver je me chauffe avec des morceaux ſecs de bois de hêtre.

LE BERGER.

J'applaudis aux chants de ces deux bergers, & auſſitôt je leur fis des préſens. Je donnai à Daphnis une groſſe maſſue que la nature ſeule avoit formée dans les champs de mon père. Les plus habiles n'auroient pu y trouver le plus leger défaut. Menalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres bergers la

chair du poiſſon qui étoit dedans, & nous la mangeâmes.

Menalque fit ſur le champ réſonner cette coquille.

Je vous ſalue, Muſes paſtorales. Publiez la chanſon que je répétai autrefois devant ces deux bergers! Depuis long-temps je garde le ſilence.

La cygale eſt chère à la cygale, la fourmi à la fourmi; les vautours aiment les vautours, & moi, je chéris les Muſes & je prends plaiſir aux tendres chanſons. Puiſſe ma cabane retentir toujours de ſons mélodieux! Puiſſe-t-elle ſervir d'aſyle aux Muſes!

Un doux ſommeil, la ſaiſon nouvelle ne me ſont pas plus agréables que le commerce de ces déeſſes. Ceux

qu'elles daignent regarder d'un œil favorable, n'ont rien à craindre des enchantemens de Circé.

IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS, MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX moiſſonneur, quel fâcheux accident te trouble ? Tu ne coupes pas les épis avec une adreſſe auſſi prompte qu'autrefois. Tu reſtes bien loin derrière les autres : tu reſſembles à une brebis bleſſée par une épine, & qui ſe traîne lentement après le troupeau. Que feras-tu donc pendant les chaleurs brûlantes du midi, & ſur-tout au coucher du ſoleil, puiſqu'en commençant, *tu ne devores pas le ſillon* ?

BATTUS.

Milon, ouvrier infatigable & plus

dur qu'un rocher, ne t'eſt-il jamais arrivé de deſirer un objet abſent ?

MILON.

Jamais ! eh quel deſir peut avoir un homme ſérieuſement appliqué à ſon ouvrage ?

BATTUS.

L'amour ne t'a-t-il jamais empêché de dormir ?

MILON.

Que les dieux m'en préſervent ! Il eſt trop dangereux de ſe livrer à cette paſſion.

BATTUS.

Pour moi, ô Milon ! j'aime depuis près de onze jours.

MILON.

Tu puiſes à une ſource abondante, tandis que j'ai à peine un peu de boiſſon déſagréable.

BATTUS.

Voilà pourquoi, juſqu'au devant de ma cabane; toutes mes terres ſont incultes & ſtériles.

MILON.

Quelle bergère cauſe ton tourment?

BATTUS.

La fille de Polybotas, qui chantoit dernièrement avec les moiſſonneurs d'Hippocoon.

MILON.

Les dieux puniſſent enfin le cou-

pable ; tu éprouves ce que tu as desiré si long-temps. Cette habile glaneuse partagera donc ton lit ?

BATTUS.

Tu veux me railler; Plutus n'est pas la seule divinité aveugle : le crédule amour l'est aussi. Laisse-là le ton emphatique.

MILON.

Je ne parle point avec emphase. Pour toi, coupe ces épis, & commence quelque chanson amoureuse à la louange de ta bergère : ton travail en sera bien plus doux ; autrefois tu chantois assez souvent.

BATTUS.

Muses, chantez avec moi mon ai-

mable bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grace nouvelle. O charmante Bombyce ! tous disent que tu es maigre, noire & brûlée par le soleil, tandis que je soutiens seul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe sont noires ; cependant on préfère ces fleurs pour former des couronnes. La chèvre cherche le cythise ; le loup court après les chèvres ; la grue suit la charrue, & mon amour pour toi trouble ma raison. Je voudrois posséder autant de richesses qu'en eut autrefois Crésus ; nos deux statues d'or seroient bientôt placées au temple de Vénus. Tu tiendrois à la main une flûte ou une pomme, ou une rose ; & moi, couvert d'un riche vêtement, j'aurois une chaussure d'un goût nouveau. Ado-

rable Bombyce ! tes pieds ſont blancs comme l'ivoire, & ta voix eſt douce & flexible. Je ne puis trouver d'expreſſion pour peindre ton caractère.

MILON.

Ce moiſſonneur m'a ſurpris par la beauté de ſes chants. Quelle douceur ! quelle mélodie ! Mais, inſenſé que tu es, la raiſon n'accompagne donc pas cette barbe épaiſſe ? Ecoute maintenant les chanſons du divin Lyterſas.

Cérès, déeſſe des fruits & des bleds, procure une moiſſon bien mûre & des plus abondantes.

Moiſſonneurs, raſſemblez promptement ces épis & liez-les enſemble, de peur que l'on ne vous diſe en paſſant :

hommes lâches, vous ne gagnez pas l'argent que l'on vous donne.

Que les tuyaux de vos gerbes entaſſées ſoient tournés vers le nord ou vers le couchant, cette poſition eſt très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled, gardez-vous de dormir en plein midi; c'eſt l'inſtant où le grain ſe ſépare le plus aiſément de ſon enveloppe.

Les moiſſonneurs doivent ſe mettre à l'ouvrage dès que l'alouette eſt éveillée, & ne quitter les champs, que lorſqu'elle ſe livre au ſommeil; mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes bergers, que le ſort d'une grenouille eſt digne d'envie! elle ne dépend

de perſonne pour ſe déſaltérer ; elle a toujours de l'eau en abondance.

Voilà les chanſons que doivent répéter les ouvriers expoſés aux ardeurs du ſoleil ; mais pour ton amour inſenſé, tu peux en entretenir ta mère, afin de la rendormir quand elle s'éveille trop matin.

IDYLLE XI.

LE CYCLOPE.

O NICIAS ! les Muſes ſont le ſeul remède contre l'amour ; elles ſeules peuvent en adoucir les rigueurs : mais quoique ce moyen doux & facile ſoit à la portée des hommes, il n'eſt pas aiſé de le trouver. Vous le ſavez, Nicias, vous, le diſciple d'Eſculape, & le tendre favori des neuf ſœurs.

Le cyclope, l'antique Polyphème, dont le menton & les joues étoient à peine déja couvertes d'un léger duvet, eut recours à ce remède, lorſqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son amour, loin d'être heureux & de lui procurer des jours ſereins, troubloit & déchiroit

cruellement ſon ame. Il négligeoit, il oublioit tout. Sonvent ſes brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à ſon amour, il ſe conſumoit en vains regrets ſur le rivage, & dès l'aurore, chantoit ſa chère Galatée. Vénus avoit fait dans ſon cœur une profonde bleſſure.

Aſſis ſur le ſommet d'un rocher élevé, d'où ſes regards ſe portoient ſur la mer, il charmoit ſes ennuis, en faiſant retentir l'air de ces accens.

O charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton amant? Tu es plus blanche que le lait, plus tendre qu'un agneau, plus légère qu'une geniſſe, & plus amère qu'un raiſin vert. Tu viens quand le ſommeil a fermé mes yeux, &

tu t'éloignes auſſi-tôt que je m'éveille. Tu prends la fuite comme une brebis timide à l'aſpect d'un loup ſanguinaire. Je commençai de t'aimer, lorſqu'avec ma mère tu vins ſur la montagne cueillir des fleurs d'hyacinthe. Je vous ſervois de guide. Depuis ce moment fatal, je n'ai plus été le maître de mon cœur : tu le poſsèdes tout entier, mais tu n'en es pas touchée. Je ſais pourquoi tu me fuis, je le ſais ; c'eſt parce qu'un ſourcil hériſſé me couvre le front, s'étend & ſe prolonge juſqu'à mes oreilles ; c'eſt parce que je n'ai qu'un œil, & que mon large nez deſcend ſur mes lèvres ; mais tel que je ſuis, je fais paître un troupeau de mille brebis, & je bois du lait délicieux. L'été, l'automne & même pendant les plus grands froids de l'hiver,

j'ai des fromages en abondance ; mes écliſſes en ſont toujours remplies. Il n'eſt point de cyclope qui l'emporte ſur moi pour tirer de la flûte les ſons les plus harmonieux.

Charmante Galatée ! je te célèbre tous les jours dans mes chants, & ſouvent même j'interromps le ſilence de la nuit. Je te nourris quatre petits ours & onze brebis qui toutes inceſſamment te donneront des agneaux. Viens me viſiter, elles ſeront à toi. Laiſſe la mer ſe briſer contre le rivage. Tu paſſeras la nuit plus agréablement dans ma grotte. Des lauriers, de hauts cyprès, du lierre noir & des pampres mêlés de raiſins la tapiſſent & l'ombragent. Au milieu coule une fontaine rafraîchiſſante, formée par les neiges des forêts

de l'Etna ; elle me fournit une boiſſon pareille au nectar. Pourrois-tu préférer les flots de la mer à un ſéjour auſſi riant? Si je te parois trop hériſſé, trop hideux, j'ai du bois de chêne & du feu qui vit ſous la cendre ; tu peux brûler mon ame, j'y conſens, & même ce que j'ai de plus précieux, mon œil unique. Que je ſuis malheureux! ſi la nature m'avoit donné des bras propres à nager, j'irois te joindre au ſein des flots ; je te porterois des lis éclatans, ou de tendres pavots à la graine dorée ; j'imprimerois des baiſers ſur ta main, ſi tu ne me permettois pas d'en cueillir ſur ta bouche. Quitte les ondes, ô ma chère Galatée ! viens, & quand tu ſeras venue, oublie enſuite de t'en retourner, comme je le fais moi même ſur la cîme de ce rocher.

Conſens à venir avec moi faire paître mes troupeaux ; tu t'occuperas à traire les brebis, tu preſſeras le lait épais, & tu en formeras des fromages.

Ma mère a cauſé ſeule mon malheur. Je n'en accuſe qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'appercevra de ma maigreur, je lui dirai que je ſouffre cruellement de la tête & des pieds. Puiſqu'elle eſt cauſe de tous les maux que j'endure, je veux l'inquiéter & la tourmenter elle-même.

O cyclope, cyclope ! qu'eſt devenue ta raiſon ? Tu ſerois bien plus ſage, ſi tu treſſois des corbeilles d'oſier, & ſi tu cueillois de tendres feuillages pour tes agneaux ! Jouis des biens que tu poſsèdes, ſans deſirer un objet qui te fuit.

Tu

Tu trouveras une autre Galatée, peut-être même encore plus belle. Pluſieurs jeunes bergères veulent folâtrer avec moi pendant la nuit; lorſque j'y conſens, elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc qu'on me trouve encore quelque mérite.

C'eſt ainſi que Polyphème adouciſſoit ſon amour par ſes chants; ce remède eſt plus efficace que l'or & les richeſſes.

IDYLLE XX.

L'Amour piqué par une abeille. (1)

UN jour une abeille irritée bleſſa l'amour qui déroboit le miel de ſa ruche, & lui piqua le bout des doigts. Ce dieu reſſent de la douleur, ſa main ſe gonfle; il frappe du pied la terre, court vers ſa mère, lui montre ſa bleſſure, & ſe plaint de ce qu'un petit inſecte comme l'abeille, cauſe de ſi grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en ſouriant, ne reſſembles-tu pas aux abeilles? Quoique petit, quelles bleſſures ne fais-tu point?

(1) Ce ſujet eſt le même que celui de l'ode d'Anacréon, que nous avons inſérée dans le précédent volume.

IDYLLE XXI.

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté ſeule, ô Diophante! éveille l'induſtrie; c'eſt elle qui nous excite au travail. En effet, les inquiétudes importunes ne permettent pas aux artiſans de dormir. Dès que ces hommes laborieux ſe livrent un inſtant au ſommeil, les ſoucis les aſſiègent auſſi-tôt, les troublent & les réveillent.

Deux vieux pêcheurs dormoient enſemble ſur un lit d'algue deſſéchée, dans une cabane couverte de chaume, & conſtruite de branches & de feuillages. Ils avoient auprès d'eux tous les inſtrumens de leur profeſſion, de petites corbeilles, des roſeaux, des hameçons, des filets, des lignes, des ſeines, des

labyrinthes d'oſier, des lacets, une peau de brebis & une vieille barque ſur des rouleaux. Leur tête étoit appuyée ſur un bout de natte, ſur leurs habits & ſur leurs bonnets. C'étoient là tous les inſtrumens de ces pêcheurs; c'étoient là toutes leurs richeſſes. Ils n'avoient aucun vaſe de terre, pas même un chien. Tout cela leur paroiſſoit inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur ſeule compagne: ils n'avoient pas un voiſin; mais les flots de la mer venoient baigner doucement leur humble chaumière. Le char de la lune n'avoit pas encore fourni la moitié de ſa carrière, que l'amour du travail éveilla ces deux pêcheurs. Tandis qu'ils s'efforçoient à chaſſer le ſommeil de leurs paupières, ils eurent enſemble cet entretien.

ASPHALION.

Ami, c'eſt pour nous en impoſer, qu'on prétend que les nuits d'été ſont les plus courtes. J'ai déja eu pluſieurs ſonges, & cependant l'aurore ne paroît pas. Me ſerois-je trompé ! que ſignifie ce prodige ? ou bien les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire ?

NAUCRATÈS.

Aſphalion, tu te plains à tort des beaux jours de l'été ; le cours des ſaiſons n'a point changé : mais les inquiétudes, en interrompant ton ſommeil, t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

ASPHALION.

N'as-tu pas appris à interpréter les

ſonges ? j'en ai eu des plus avantageux : il faut que je t'en faſſe part ; nous partageons notre pêche : il eſt juſte que nous partagions également nos ſonges. Perſonne n'a plus d'eſprit que toi, & il en faut beaucoup pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps ; que peut-on faire en effet, lorſqu'on eſt couché ſur des feuilles au bord de la mer, & que l'on dort difficilement ſur un lit auſſi dur ? L'eſprit doit néceſſairement être toujours occupé.

NAUCRATÈS.

Raconte-moi le ſonge que tu as fait cette nuit, découvre tout à ton compagnon !

ASPHALION.

Lorſque je fus endormi hier au ſoir,

accablé des fatigues de la pêche, (j'avois pris fort peu de nourriture, car, s'il t'en ſouvient, comme il étoit déjà tard, nous ſoupâmes très-légèrement), je crus être occupé à la pêche, & aſſis ſur un rocher d'où j'épiois les poiſſons. J'agitois l'appas trompeur ſuſpendu à ma ligne; auſſitôt un poiſſon monſtrueux l'avale. (Les chiens pendant leur ſommeil ſongent à des os, & moi, je rêve à des poiſſons.) Ce poiſſon, dis-je, s'accroche à l'hameçon, le ſang coule; ma perche ſe plie & ſe courbe, j'étends la main: l'animal ſe débat; je doute alors ſi je pourrai me rendre maître de ce gros poiſſon avec un fer auſſi foible, & dans l'inſtant je m'imagine qu'il peut me bleſſer. *Me bleſſeras-tu, m'écriai-je? mais je te bleſſerai*

bien davantage. Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la fuite, j'étends une ſeconde fois la main, je ſens que le combat eſt fini, & je tire hors de l'eau un poiſſon d'or maſſif. La frayeur s'empare de moi ; je crains que ce ne ſoit peut-être un poiſſon chéri de Neptune, ou enfin le tréſor d'Amphitrite ; je le détache doucement de l'hameçon, afin qu'il ne reſte point d'or au fer de ma ligne ; je le traîne enſuite ſur le rivage : j'ai juré que déſormais je ne mettrai plus le pied ſur la mer, que je demeurerai toujours ſur la terre, où je veux vivre comme un roi avec mon or. Alors je me ſuis éveillé. Fais bien attention, ô mon ami, à cette dernière circonſtance ; car je ſuis effrayé du ſerment que j'ai fait.

NAUCRATÈS.

Ne crains rien : il n'y a pas plus de réalité dans ton ſerment, que dans le poiſſon d'or que tu n'as ni vu ni pris. Tous ces rêves ne ſont que des menſonges ; maintenant que tu es bien éveillé, va viſiter ces lieux : tes belles eſpérances vont bientôt s'évanouir, & ſi tu ne veux mourir de faim avec tes ſonges d'or, il faudra que tu retournes à la pêche des poiſſons ordinaires.

Gacon a imité cette idylle en vers françois ; on deſireroit un peu plus de goût & de pureté dans ſon imitation, mais on y trouve du naturel & de la facilité.

La pauvreté, Damon, inventrice des arts,
Pouſſe l'homme au travail, alguiſe ſon génie

Et lui fait de ſes jours paſſer plus des trois quarts,
Pour fournir aux beſoins que demande la vie.
Deux vieillards, bons amis, pêcheurs de leur métier,
Logeoient près de la mer ſous un toit de feuillage;
Une barque, des rets, du crin & de l'oſier,
Quelques habits de peau faiſoient tout leur bagage:
L'herbe leur tenoit lieu de plume & de duvet;
L'algue & le jonc marin compoſoient leur chevet.
Sans marmite ni croc, du pain bis, de l'eau pure,
Et quelques poiſſons ſecs faiſoient leur nourriture.
Amoureux du travail, très ſouvent leur réveil
Devançoit en été les rayons du ſoleil;
Et dans les nuits d'hiver, ils ouvroient la paupière,
Même avant que la lune eût ouvert ſa carrière.

En un mot ils vivoient satisfaits du destin,
Loin du bruit des cités, sans femmes, sans voisins,
Lorsqu'un d'eux, éveillé plutôt qu'à l'ordinaire,
Dit à son camarade :

ASPALION.

On prétend faussement
Que les nuits de l'été ne durent qu'un moment ;
Je viens dans celle-ci d'éprouver le contraire :
A grand peine est-il jour, & cependant, ami,
Je ne puis t'exprimer le temps que j'ai dormi :
Peut-être est-ce l'effet d'un agréable songe.

NAUCRATÈS.

Hélas ! mon cher ami, reprit son compagnon,
Le temps roule toujours, mais le soin qui nous ronge,
Troublant notre repos, nous le fait voir plus long.

ASPHALION.

Eh bien, en attendant le moment de la pêche,
Je vais te raconter le songe que j'ai fait ;

L'idée en ma mémoire en eſt encor ſi fraîche,
Que j'en puis raconter juſques au moindre trait.
Je connois ton eſprit judicieux & ſage,
Il pourra là-deſſus me faire des leçons.
D'ailleurs il eſt bien juſte, ami, que je partage
Mon ſonge entre nous deux, ainſi que mes poiſſons.

NAUCRATÈS.

Tu peux, cher camarade, en toute confiance,
Me faire de ton ſonge un fidèle récit,
Non pas que je me croie aſſez d'expérience,
Pour tirer quelque jour des ombres de la nuit.
Mais je t'écouterai cependant avec joie,
Commence!

ASPHALION.

Je ſongeois qu'à deſſein de pêcher,
J'étois allé grimper ſur le haut d'un rocher;
Là, pendant quelque temps attentif à la proie,
Je ſentis tout-à-coup un monſtrueux poiſſon,
Qui conduit par l'appât, vint mordre à l'hameçon.

Mon

Mon plus grand embarras fut, comme tu le
penſes,
De trouver le moyen de tirer hors de l'eau,
Avec ma foible ligne un ſi peſant fardeau.
De plus, je me ſentois dans de mortelles tranſes;
Je craignois que le monſtre, en arrivant à bord,
Par quelque coup de dent ne me donnât la
mort.
Enfin m'étant armé d'adreſſe & de courage,
Après quelques efforts, je le mis au rivage.
Quelle fut ma ſurpriſe, ô ciel! j'y penſe encor,
Quand je vis à mes pieds un gros poiſſon tout
d'or!
Dans les premiers tranſports de ma bonne for-
tune,
Je n'oſois pas toucher ce tréſor de Neptune;
Mais banniſſant bientôt le ſcrupule & la peur,
Je jurai de quitter le métier de pêcheur,
D'abandonner la mer, mes filets & ma barque,
Pour vivre ſur la terre & régner en Monarque.
Alors je m'éveillai. Dis-moi préſentement:
Ne dois-je pas garder la foi de mon ſerment?

Car enfin j'ai juré.

NAUCRATÈS.

Sache, ami, que les ſonges,
Ne ſont pour la plupart qu'erreur & que men-
ſonges :
Ton ſerment, ton poiſſon, n'eſt qu'un fan-
tôme vain ;
Et ſi, bien éveillé, tu conſultes la choſe,
Tu verras qu'il nous faut prendre une ligne en
main,
Pour pêcher au plus tôt un ſaumon, une aloſe,
Enfin un vrai poiſſon qui nous donne du pain,
De peur qu'avec ton or, nous ne mourions de
faim.

IDYLLE XXXI.

La mort d'Adonis.

DÈS que Vénus apperçut Adonis, les cheveux épars, les joues pâles & ternies, & les yeux fermés pour toujours à la lumière, elle ordonna aux amours de lui amener le ſanglier, auteur de tous ſes maux. A l'inſtant les amours volent, ſe répandent dans les forêts, trouvent l'odieux animal, s'en ſaiſiſſent, le lient & l'enchaînent. L'un tient en leſſe, & traîne le redoutable captif; l'autre le preſſe par derriere, & le frappe durement avec ſon arc. Le ſanglier marche d'un pas timide & chancelant; il redoute la colère de Vénus.

Bête féroce & cruelle, lui dit cette

déeſſe irritée, tu as donc déchiré la belle cuiſſe d'Adonis ? tu as donc mis en pièces mon époux ? Je jure, ô Vénus, lui répond le ſanglier, je jure par vos divins appas, par votre époux, par ces liens, par tous les amours, que je n'ai pas eu le deſſein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle ſtatue. . . . . .

. . . . . .

Telle eſt la cauſe funeſte de mon malheur. Je vous préſente ces défenſes coupables ; arrachez-les ! à quoi me ſerviront-elles déſormais ? & ſi cette punition eſt trop légère, ô Vénus ! vengez-vous encore ſur mes lèvres. Ces mots attendrirent la déeſſe : elle ordonne aux amours de couper les liens qui enchaînent le malheureux ſanglier. Depuis cet

inſtant il ſuit Vénus, il n'a jamais reparu dans les forêts, & s'eſt puni lui-même, en brûlant ſes défenſes criminelles.

BION ET MOSCHUS.

BION & Moſchus parurent quelque temps après Théocrite, deux cents cinquante ans avant l'ère vulgaire. On ignore les détails & les circonſtances de leur vie. L'on ſait ſeulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poiſon. Moſchus ſon diſciple naquit en Sicile. Suidas prétend qu'il fut lié avec Ariſtarque.

Ces deux poëtes ſe rendirent célèbres par leurs poéſies paſtorales, dans leſquelles on apperçoit plus d'art & de fineſſe, plus de choix & d'apprêt, que dans celles de Théocrite. Bion & Moſchus ne placent jamais leur ſcène à

l'ombre d'un bois antique & ſolitaire, ni ſur les bords champêtres d'une fontaine bordée de mouſſe & de gazon. Ils offrent dans leurs idylles le portrait délicat & ingénieux de l'amour, l'effrayant tableau d'Hercule en fureur, maſſacrant ſes enfans ; ou une jeune princeſſe folatrant au milieu des prairies émaillées, avec le cortège voluptueux de ſes aimables compagnes ; ou Vénus en proie à la douleur, à l'aſpect d'Adonis bleſſé, déchiré, exhalant ſon dernier ſoupir. Jamais ils ne peignent des bergères ſimples, naïves, des troupeaux bondiſſans, la fraîcheur du matin, les moiſſons jauniſſantes, le concert harmonieux des habitans de l'air, ni des ruiſſeaux ſerpentant à travers les prés fleuris. Les diſputes, les combats, les amours des

bergers n'entrent pour rien dans leurs idylles ; & l'on ne peut guètes leur appliquer ces vers charmans de Boileau :

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête ;
Et, ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.

Les idylles de Bion & de Moſchus ſont ingénieuſes, agréables, brillantes, délicates, gracieuſes. Elles pétillent d'eſprit ; l'art perce toujours. Leur ſtyle trop fleuri, trop recherché éblouit.

C'eſt un défaut dont on ne peut ſe garantir, quand on eſt plus occupé de l'eſprit que du cœur. Le langage de la nature eſt toujours préférable ; il eſt même néceſſaire dans l'idylle qui choiſit ordi-

nairement ſes ſujets au milieu des champs & parmi les bergers.

Théocrite peint la nature ſimple, négligée, agreſte; Moſchus l'embellit & orne tous ſes ſujets: Bion ſe diſtingue par un coloris ſéduiſant, des peintures recherchées, un ſtyle riche & peut-être trop brillant. Pour réuſſir parfaitement dans l'idylle, il faudroit poſſéder les différentes qualités de ces trois poëtes; réunir par un mélange heureux la ſimplicité champêtre de Théocrite, les agrémens de Moſchus, l'art & le brillant de Bion.

On aime dans l'idylle la ſimplicité, l'élégance & les graces; mais n'eſt-ce pas s'éloigner de la nature, que d'y ſemer des fleurs avec trop d'abondance?

Le faſte des ajuſtemens
Nuit à la grace naturelle.
C'eſt la Vénus de Praxitelle
Qu'on gâte à force d'ornemens.

IDYLLES
DE BION.

YDILLE I.
Le Tombeau d'Adonis. (1)

JE pleure Adonis : il n'eſt plus, le bel Adonis n'eſt plus! les amours en verſent

(1) Cette élégie paſtorale étoit deſtinée à être chantée chez les anciens dans une fête funèbre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté, fruit du commerce inceſtueux de Cynirre & de Myrrha. Vénus l'aima paſſionnément. Elle le métamorphoſa en Anémone. On inſtitua en ſon honneur des jeux célèbres qui furent tranſportés en Grèce, après avoir été répandus dans l'Aſie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans ces ſortes de fêtes, de placer Adonis

des pleurs. Vénus, quitte ces voiles de pourpre! lève-toi, déeſſe infortunée! prends des habits de deuil! frappe ton ſein, dis à toute la nature : Adonis, le charmant Adonis n'eſt plus.

Je pleure Adonis, les amours ſont baignés de larmes.

Le bel Adonis eſt étendu ſur ces montagnes ; une dent cruelle a déchiré ſa cuiſſe d'albâtre : il reſpire à peine, Vénus en eſt déſolée. Un ſang noir coule ſur ſa peau blanche comme la neige ; ſes paupières s'appeſantiſſent ; ſes yeux s'éteignent ; les roſes de ſes lèvres s'effacent, & avec elles meurt un baiſer

---

ſur un lit ſuperbe. Une fauſſe Vénus imitoit l'amour, la douleur, l'accablement, les tranſports, l'anéantiſſement de la véritable Vénus.

que Vénus s'efforce de recueillir. Elle trouve encore de la douceur dans ces froids embraſſemens; mais hélas, Adonis y eſt inſenſible.

Je pleure Adonis, les amours ſont baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuiſſe une cruelle, une affreuſe bleſſure; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de ſon cœur. Près de ce jeune berger, ſes chiens attendris ont pouſſé des hurlemens. Les nymphes des montagnes ſont éplorées. Vénus accablée de triſteſſe, les cheveux épars, les pieds nus, erre à travers les forêts, & les ronces ſont teintes de ſon ſang divin. Elle parcourt les vallons, les fait retentir de ſes cris, appelle à haute voix ſon époux, nomme le jeune Adonis. Cependant un ſang

noirâtre s'élance en bouillonnant de la bleſſure d'Adonis, & rougit l'ivoire de ſon ſein.

Les amours s'écrient en pleurant : ah, Vénus ! ah, Vénus !

Vénus en perdant le charmant Adonis, a perdu ſes attraits. Qu'elle étoit belle, lorſque ſon époux vivoit ! Hélas ! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes ! les échos des forêts & des montagnes répètent ce lugubre cri : Adonis, le bel Adonis n'eſt plus ! les fleuves partagent la douleur de Vénus : les fontaines, par leur murmure plaintif, ſemblent pleurer Adonis. Les fleurs n'ont plus d'autre couleur que celle du ſang. Les collines retentiſſent, la ville eſt remplie des accens douloureux de Vénus.

Ah, Vénus ! ah, Vénus ! le charmant Adonis n'eſt plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de l'extrême amour de Vénus. Ah ! quand elle apperçut l'énorme bleſſure d'Adonis, quand elle vit ſon ſang épanché ſur ſa cuiſſe inanimée, elle étendit les bras, & dit d'une voix plaintive : Arrête, cher Adonis, demeure, infortuné Adonis ! ne me fuis pas pour toujours, que je t'embraſſe encore ! que je colle mes lèvres ſur les tiennes ! ouvre les yeux ! embraſſe-moi pour la dernière fois ! embraſſe-moi tandis que tu reſpires encore ! mes lèvres recueilleront ton dernier ſoupir ; il paſſera au fond de mon cœur : il pénétrera dans mon ame ; je ſavourerai ce doux philtre, je m'enivrerai d'amour ; je conſerverai ce baiſer

comme toi-même, puiſque tu me fuis pour toujours, infortuné Adonis! Adonis, tu fuis loin de moi; tu fuis, hélas! ſur la rive ténébreuſe; tu deſcends chez le cruel & terrible roi des enfers: & moi, malheureuſe, je vis, je ſuis déeſſe; je ne puis t'accompagner.

Proſerpine, reçois mon époux; ton pouvoir l'emporte ſur le mien; tous les objets agréables ſont précipités dans ton empire; mon infortune eſt à ſon comble; je ſuis accablée de douleur; je pleure Adonis; il eſt mort pour moi, je ne le reverrai plus, & je te crains, redoutable déeſſe! Tu meurs, charmant Adonis! mon bonheur a paſſé comme un ſonge; Vénus eſt ſans époux; les amours ont déſerté mon temple; ma ceinture a péri avec toi: jeune téméraire, pourquoi

chaſſois-tu ? comment avec tant de charmes, as-tu oſé attaquer des bêtes féroces ? Ainſi gémiſſoit Vénus ; les amours verſoient des pleurs.

Ah, Vénus ! infortunée Vénus ! le charmant Adonis n'eſt plus.

Vénus répand autant de larmes qu'Adonis perd de ſang. En tombant ſur la terre, le ſang donne naiſſance à la roſe, & les pleurs à l'anémone.

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'eſt plus.

Vénus, ceſſe de pleurer ton époux ! on a préparé un lit de verdure pour recevoir Adonis privé de la lumière. O Vénus ! quoiqu'il ſoit environné des ombres de la mort, ſa beauté, ſes charmes brillent encore : il paroît ſommeiller. Place-le ſur ce lit. Qu'il y re-

poſe ſur ces vêtemens précieux, avec leſquels, pendant la nuit, il goûtoit un ſommeil divin, dans ta couche dorée. Malgré ſa pâleur, ô Vénus, aime toujours Adonis! étends-le ſur les guirlandes & ſur les fleurs. Hélas! à ſa mort toutes les fleurs ſe ſont flétries. Prodigue les odeurs; fais pour Adonis un bain de parfum & d'eſſence. Que tous les parfums ſoient anéantis, puiſque ton doux parfum, Adonis, n'eſt plus. Le bel Adonis eſt étendu ſur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémiſſent les amours. Ils ont coupé leurs cheveux ſur le lit d'Adonis; l'un foule aux pieds ſon arc, l'autre ſes flèches; un troiſième rompt ſon carquois: celui-ci délie la chauſſure d'Adonis; celui-là porte de l'eau dans des

vaſes d'or : un autre lave la cuiſſe, un autre agite ſon aile ſur le front d'Adonis, & le rafraîchit.

Les amours verſent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint ſon flambeau à la porte du temple ; il a briſé la couronne nuptiale : il n'eſt plus d'hyménée. On ne chante plus l'hyménée ; on n'entend que ces cris lugubres : hélas, Adonis ! ah ! ah ! infortuné Adonis ! hélas, hyménée, ô hyménée ! les graces pleurent le fils de Cynire ; elles répètent à haute voix : hélas ! il n'eſt plus, le charmant Adonis ; le bel Adonis n'eſt plus. O Vénus ! leurs cris plaintifs ſont plus perçans que les tiens. Les parques même devenues ſenſibles, regrettent Adonis ; elles veulent le rappeler à la vie par des

chants magiques : c'eſt en vain, il ne les entend point ; l'inflexible Proſerpine ne veut pas le rendre.

Taris tes larmes, ô Vénus ! fuis dans ce jour les feſtins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.

Cette idylle tendre, douloureuſe, contient des tableaux touchans, des détails ingénieux, des ſituations triſtes, & cependant gracieuſes. Toutes les beautés, toutes les graces ſe trouvent réunies dans cette idylle charmante. Nous en avons une imitation en vers françois, par M. d'Arnaud ; nous allons la joindre ici, perſuadés que nos lecteurs la verront avec plaiſir.

Graces, pleurez ! pleurez, amours !
Adonis a fini ſes jours.

Pleurez, graces, pleurez, amours!
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Vénus, quitte tes fleurs & ta douce molleſſe;
Rejette loin de toi ta pompe enchantereſſe!
Belle Vénus, renonce à l'art qui t'embellit,
A ces riches atours, dont l'éclat éblouit;
Prends un habit conforme aux funèbres alarmes.
Dans le deuil le plus ſombre enſevelis tes charmes.
Que ſur ton front couvert de l'ennui ténébreux,
Le lugubre cyprès ſuccède au myrthe heureux.
De ces yeux qui du ciel chaſſent la nuit obſcure,
Qui ſemblent d'un regard animer la nature,
Laiſſe couler des pleurs, malheureuſe Vénus!
Détache tes cheveux en treſſe retenus:
Au gré de la douleur, que leurs boucles tombantes
Cachent d'un col de lis les beautés raviſſantes;
Sous les coups redoublés d'une homicide main,
Fais rougir, ô Vénus! l'ivoire de ton ſein.

Au déſeſpoir livrée, & fuyant la lumière,
Répète avec des cris à la nature entière :

Graces, pleurez ; pleurez, amours !
Adonis a fini ſes jours.
Pleurez, graces ; pleurez, amours !
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Une affreuſe bleſſure, hélas, l'enlève au monde !
Que celle de Vénus eſt encor plus profonde !
C'eſt ſon cœur qu'ont percé les plus ſenſibles traits.
Ces animaux, l'effroi des hôtes des forêts,
Qu'Adonis a nourris de ſa main bienfaiſante,
Qu'Adonis a flattés de ſa main careſſante,
Accourent à ſes pieds pouſſer des hurlemens.
Tout retentit au loin de longs gémiſſemens.
Les nymphes en pleurant deſcendent des montagnes,
Et de leur déſeſpoir rempliſſent les campagnes.
Mais qui peut, ô Vénus ! égaler ta douleur ?
Dans ce ſombre abandon qui convient au malheur ;

Sans voile, les pieds nus, la tête échevelée,
Portant par-tout tes pas, errante, désolée,
Teignant d'un sang sacré les plaines & les bois;
Par-tout tu fais entendre une plaintive voix.
Elle crie: Adonis! écho répond sans cesse:
Il n'est plus! il n'est plus!... ô mortelle tristesse!

Graces, pleurez; pleurez, amours!
Adonis a fini ses jours.
Pleurez, graces; pleurez, amours!
Adonis à Vénus est ravi pour toujours.

Vénus perd un amant, un époux, l'amour même:
Non, son fils n'aura plus son empire suprême;
Non, sort cruel! Vénus n'aura plus sa beauté.
C'est de ce cher objet à jamais regretté,
C'est du bel Adonis qu'elle empruntoit ses charmes.
Mon fils, tu lui devois la force de tes armes;
Il n'est plus! à ses pieds dépose ton carquois!
Il n'est plus! l'univers ne suivra plus mes loix.
Que du nom d'Adonis les antres retentissent;

Le ſuprême plaiſir de te donner ſon cœur.
Oui, c'eſt ta tendre amante & toute ſon ardeur
Qui te rappelle au jour, te regarde, te touche;
Mes yeux ſont ſur tes yeux, ma bouche eſt ſur ta bouche!
Mon cœur preſſe ton cœur; Adonis, Adonis!
Que tes derniers ſoupirs aux miens ſoient réunis;
Qu'en un baiſer de feu je recueille ton ame:
De ce baiſer ſi cher j'entretiendrai la flamme;
Laiſſe-moi ſavourer le nectar des plaiſirs,
Sur ces lèvres, hélas! où voloient mes deſirs.
De l'amour à longs traits j'y veux boire l'ivreſſe...
Ah! je ne puis tromper la douleur qui m'oppreſſe.

Graces, pleurez; pleurez amours!
Adonis a fini ſes jours.
Pleurez, graces; pleurez, amours!
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Hélas! je n'embraſſois que des ſonges frivoles.

Dieux ! il n'eſt que trop vrai ! de mes bras tu t'envoles !
Chère ombre, tu me fuis ; froid à tous mes tranſports,
Tu me fuis, Adonis ! tu deſcends chez les morts,
Sans moi ! ſans ton amante ! attends, ombre cruelle ...
Et l'enfer m'eſt fermé ! . . . Vénus eſt immortelle !
Un cœur, un cœur qui perd l'objet de tous ſes vœux,
Forcé de lui ſurvivre, en eſt plus malheureux.
Eh bien ! ſi ma puiſſance eſt ſoumiſe au tartare,
Si pour tout engloutir, s'ouvre ſon gouffre avare ;
Reine des ſombres bords, reçois mon Adonis ;
Reçois de la beauté tous les charmes unis. . .
Eloignez-vous, amours, emportez ma ceinture !
Que le deuil de Vénus règne ſur la nature ;
Eh ! pourquoi ſi peu fait pour l'horreur des combats,

Aux monſtres des forêts portois-tu le trépas ?
Cher amant ! mon orgueil ſe bornoit à te
plaire,
Mon bonheur a paſſé comme une ombre légère.

Graces, pleurez ; pleurez, amours !
Adonis a fini ſes jours.
Pleurez, graces ; pleurez, amours !
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Ainſi, de ſes regrets exhalant l'amertume,
Vénus irrite encor l'ennui qui la conſume.
Par la plaintive écho, renvoyés plus touchans,
Ses accens, de la mort ſont les lugubres chants.
Déeſſe, tout reſſent le trait qui te déchire !
On n'entend qu'un ſeul cri, qui dans les pleurs
expire.
« Adonis ! pour jamais l'univers l'a perdu !
» Jamais à l'univers il ne ſera rendu ! »
Avec les flots de ſang dont ces plaines rougiſ-
ſent,
Les larmes de Vénus s'écoulent & s'uniſſent ;
Mélange de bienfaits réſervés à ces lieux ;

La terre, en s'abreuvant de ces ſucs précieux,
D'une double merveille auſſitôt ſe couronne.
La roſe naît du ſang, & des pleurs l'anémone.
Ce prodige, ô Vénus, l'effet de ton malheur,
Loin de te conſoler, redouble ta douleur.
A l'aſpect de ces fleurs, ſe ranime ſa plainte;
Elle redit encor d'une voix preſqu'éteinte :

Graces, pleurez ; pleurez, amours !
Adonis a fini ſes jours.
Pleurez graces ; pleurez, amours !
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Vénus, quitte ces bords dont ta vue eſt bleſſée ;
Sous l'excès de ſes maux, ton ame eſt affaiſſée :
Fuis une triſte image, & dans ce lit brillant
D'eſcarboucles, d'azur & d'or étincelant,
Où réſide avec toi la volupté céleſte,
D'un amant malheureux, viens dépoſer le reſte.
Quel charme de la mort a trompé les fureurs ?
On diroit qu'Adonis repoſe ſur des fleurs.
Sa beauté lui ſurvit ; ſa bouche demi-cloſe
Semble appeler Vénus ſur ſon bouton de roſe.

Le véritable amour peut triompher du ſort.
Déeſſe, aime Adonis dans le ſein de la mort;
Attache ſur ſon front ta guirlande chérie;
Prodigue-lui les dons qu'enfante l'Arabie . . .
Flore n'a plus d'éclat, zéphyre plus d'odeurs;
Le plus doux des parfums, la plus belle des fleurs,
Adonis, ſous la faulx de la parque ennemie,
Vient d'exhaler ſon ame & de tomber ſans vie.

Pleurez, graces; pleurez, amours!
Adonis a fini ſes jours.
Graces, pleurez; pleurez, amours!
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Dans la pourpre couché, l'époux de Cythérée
Reçoit l'encens funèbre & l'offrande ſacrée;
En deux chœurs gémiſſans, les amours partagés
Baiſſent leurs fronts, d'ennuis & de cyprès chargés;
De leurs cheveux tombés ſous le ciſeau ſévère,
Ils te font, Adonis, l'hommage volontaire.
L'un rejette un carquois de traits retentiſſant,

L'autre avec déſeſpoir briſe un arc menaçant ;
Celui ci, pour laver la ſanglante bleſſure,
Dans un vaſe brillant apporte une onde pure :
Celui-là, d'Adonis que ſes mains ont parê,
Détache en ſoupirant le cothurne doré ;
Il adreſſe aux enfers une plainte impuiſſante :
Cet autre étend ſur lui ſon aile languiſſante,
Eſpérant rappeler un reſte de chaleur.
Vains efforts! le trépas d'Adonis eſt vainqueur,
Une éternelle nuit pèſe ſur ſa paupière,
Il ne reverra plus la céleſte lumière.

Gracez, pleurez ; pleurez, amours!
Adonis a fini ſes jours.
Pleurez, graces ; pleurez, amours ;
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

Aux portes du palais, hymen inconſolable
Déplore de Vénus la perte irréparable.
Du flambeau nuptial il éteint tous les feux.
Il foule aux pieds cet or, ces habits ſomptueux ;
L'éclat qu'il recherchoit dans les beaux jours
de fête,

Des couronnes de fleurs ne ceignent plus ſa tête.
Tous ces chants d'alégreſſe élancés dans les airs,
Sont aujourd'hui changés en funèbres concerts.
Plus d'acclamations d'Io ni d'hyménée.
A des ſons gémiſſans la plainte eſt ramenée.
Hélas! hélas! répète une lugubre voix;
Hélas! hélas! répond tout Paphos à-la-fois.
Les nymphes, les plaiſirs ſe rediſent ſans ceſſe:
« Il n'eſt plus, ce mortel digne d'une déeſſe. »
Juſqu'aux filles d'enfer qui pleurent Adonis!
La ſeule Proſerpine eſt ſourde à tous les cris.
La terre, le ciel même en vain la ſollicite.
C'en eſt fait. Adonis a paſſé le Cocyte.

Graces, pleurez; pleurez, amours!
Adonis a fini ſes jours.
Pleurez, graces; pleurez, amours!
Adonis à Vénus eſt ravi pour toujours.

IDYLLE II.

L'Amour & l'Oiſeleur.

Le fils de la belle Erycine,
Sous les traits d'un oiſeau charmant,
Alloit d'une aile libertine,
De myrthe en myrthe voltigeant.

L'argent & l'or de ſon plumage,
Son cou rayonnant de rubis,
Effaçoient le brillant nuage
Où ſe peint l'écharpe d'Iris.

Un jeune enfant le voit, l'admire,
Et bientôt il veut s'en ſaiſir.
De cet enfant devons-nous rire ?
Nous aurions eu même deſir.

Voilà que d'une main traîtreſſe,
Avec un ſourire vainqueur,
Tout fier de ſon heureuſe adreſſe,
Il tend le piége ſéducteur.
Flatté par la riante image

Qu'à ſes yeux l'avenir offroit,
Il méditoit déja la cage
Qu'au priſonnier il donneroit.

Amour, loin d'avoir quelque crainte ;
Au-devant de lui voltigeoit,
Et s'amuſant de cette feinte,
Effleuroit les bords du filet.

Certain vieillard, par aventure,
Vient à paſſer en ce ſéjour ;
Bientôt à travers l'impoſture,
Il a ſu démêler l'amour.

Eh ! mon fils, que prétends-tu faire ;
Dit le vieillard ? vois ton erreur.
Cet oiſeau des autres diffère,
Car c'eſt lui qui prend l'oiſeleur.

IDYLLE III.

L'Ecolier Maître.

JE vis un jour en ſonge Cythérée,
Qui par la main tenoit amour ſon fils;
Baiſſant les yeux : berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève, & l'inſtruis.
Moi, bonnement, je me mis à lui dire
Mes premiers airs : comment un tel dieu fut
Trouver la flûte, un tel autre la lyre;
Tel le hautbois, tel la harpe ou le luth.
De tout cela, rien au galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guères;
Ecoute-moi : je l'entends un peu mieux.
Lors m'entonna les bons tours de ſa mère,
Et les amours des hommes & des dieux.
Je fus, pour moi, ſi charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me ſortit de l'eſprit,
Ce qu'à ce dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

IDYLLE IV.

Les douceurs de l'amitié.

HEUREUX celui qui aime, quand on le paye d'un ſincère retour. Théſée étoit heureux, même chez l'inflexible Pluton. L'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreſte goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique ; ſon cher Pylade le ſuivoit dans toutes ſes courſes lointaines. Tandis que Patrocle vivoit, Achille étoit heureux ; il le fut encore après la mort de ſon ami, puiſqu'il eut le bonheur de le venger.

IDYLLES DE MOSCHUS.

IDYLLE I.

Prière d'un Berger.

HESPERUS, brillante lumière de l'aimable Cypris : je te ſalue, étoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée ; ton éclat l'emporte autant ſur les autres aſtres, que tu le cèdes toi-même à la lune. Son arc naiſſant va bientôt diſparoître. Prête-moi ta céleſte clarté. Si je ſors, ce n'eſt point pour attaquer le voyageur, ni pour commettre des brigandages nocturnes ; l'impatience de revoir ma bergère, m'a

ſeule

ſeule fait quitter mon aſyle. Aſtre étincelant de Vénus, pourrois-tu refuſer de guider un amant dans ſes projets amoureux ?

IDYLLE II.

L'Amour fugitif.

VÉNUS appeloit à haute voix ſon fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'amour errant par les chemins, c'eſt mon fils fugitif. Qui m'en donnera des nouvelles, je le récompenſerai. Pour prix de votre confidence, vous recevrez un baiſer de la bouche même de Vénus. Mais ſi vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuſe qu'un ſimple baiſer. Vous reconnoîtrez cet enfant à divers ſignes : ſa peau n'eſt pas blanche, mais de couleur de feu. Il a l'œil vif,

étincelant, le parler doux, l'eſprit malin. Ses ſentimens ne ſont jamais d'accord avec ſes paroles. Sa voix a la douceur du miel. Eſt-il en colère? il devient perfide, féroce & barbare; il eſt fourbe, menteur, cruel même dans ſes jeux. Sa tête eſt couverte de cheveux épais, ondoyans. L'impudence ſiège ſur ſon front. Quoique ſes mains ſoient très-petites, il lance fort loin ſes flèches terribles, juſques ſur les bords même de l'Achéchéron, où il bleſſe le roi des enfers. Son corps eſt nu, & ſon ame eſt impénétrable. Ailé comme un oiſeau, il voltige de l'un à l'autre ſexe, & ſe fixe dans les cœurs. Il arme ſon petit arc de flèches qui, malgré leur petiteſſe, pénètrent juſques dans les cieux. Son carquois d'or eſt plein de traits perçans,

dont il me bleſſe ſouvent moi-même. Tout ce qui lui appartient eſt redoutable; mais rien ne l'eſt plus, qu'un petit flambeau avec lequel il brûle le ſoleil même. Si vous le rencontrez, liez-le, de peur qu'il ne vous échappe. Soyez ſans pitié; s'il pleure, défiez-vous de ſes larmes: elles ſont trompeuſes. S'il rit, reſſerrez ſes liens. S'il veut vous embraſſer, fuyez! ſes baiſers ſont dangereux: ſes lèvres ſont empoiſonnées. S'il vous dit: prenez ces armes, je vous les donne toutes, gardez-vous d'y toucher! ſes préſens ſont perfides & brûlans.

Cette idylle eſt très-agréable. Ce brillant tableau de l'amour eſt tracé avec beaucoup d'art, de reſſemblance

& de vérité. Nous allons y joindre la traduction ou l'imitation en vers de M. *Poinſinet de Sivry*.

Vénus avoit perdu ſon fils;
Triſte, plaintive & vagabonde,
Elle rempliſſoit de ſes cris
Cythère & le reſte du monde.
A-t-il paru ſur ces côteaux,
Ce dieu plus inconſtant que l'onde?
Auroit-il fui ſous ces roſeaux,
Ou dans cette grotte profonde?
Vous, habitans de ce vallon,
Parlez! ſi mon chagrin vous touche,
Quiconque aura vu Cupidon,
Aura deux baiſers de ma bouche;
Qui pourra le rendre à Vénus,
Aura quelque choſe de plus.
Divers ſignes le font connoître;
Son teint eſt de pur incarnat,
Son œil rempli d'un vif éclat:
Son parler doux, mais ſon cœur traître.

Ne croyez point cet enchanteur ;
Il vous bercera d'un vain ſonge :
Tout ce qu'il vous dit, n'eſt qu'erreur,
Ce qu'il vous promet, que menſonge ;
Sa chevelure va flottant,
Son front eſt pétri d'impudence,
Ses mains ſont celles d'un enfant ;
Mais qui ſoutiendra leur puiſſance ?
Ces mêmes mains ont mis aux fers
Le ciel, la terre & les enfers.
Il eſt nu, mais couvert de feinte ;
Tel que l'abeille au ſein des fleurs,
Amour vole dans tous les cœurs,
Mais il y laiſſe ſon atteinte.
Il porte ſans ceſſe en ſa main
Un arc, appui de ſon empire :
Un arc, hélas ! qui toujours tire,
Et qui jamais ne tire en vain.
Caché ſous l'ombre de ſes ailes,
De ſon dos deſcend un carquois,
Dont le ciel même craint les droits,
Et dont les flèches trop cruelles,

M'ont mille fois miſe aux abois.
Tous ſes traits ſont teints d'amertume ;
Tout ce qu'il touche eſt enflammé.
D'une étincelle qu'il allume,
L'aſtre du jour eſt conſumé.
Si vous tombez à ſa rencontre,
Aſſurez-vous en ſans pitié ;
Et quelqu'amitié qu'il vous montre,
Amenez-le moi bien lié.
Qu'il ſe lamente ou qu'il ſoupire,
Gardez-vous de le relâcher ;
Le viſſiez vous-même ſourire,
Ne vous en laiſſez point toucher.
Toujours ſa plus tendre care ſe
Sert de voile au plus noir deſſein ;
Ses larmes ne ſont qu'une adreſſe,
Son plus doux baiſer qu'un venin.
S'il vous dit : *prends ceci pour gage*,
Défiez vous de ce langage,
C'eſt encore un piège d'amour.
Il ne ſortiroit d'eſclavage,
Que pour vous y mettre à ſon tour.

IDYLLE III.

MÉGARE ET ALCMÈNE. (1)

O MA tendre mère, pourquoi votre cœur ſe conſume-t-il toujours en ſoupirs ? les roſes de vos joues ſe ſont effa-

---

(1) Mégare étoit fille de Créon, Roi de Thèbes en Béotie, & épouſe d'Hercule. Alcmène, fille d'Electrion, Roi de Mycènes, épouſa Amphitrion. Jupiter pour la tromper, prit la forme de ſon époux : heureuſe métamorphoſe pour le dieu, mais qui ne plairoit pas à coup sûr à toutes les femmes. La jalouſe Junon tourmenta Alcmène pendant ſa groſſeſſe ; celle-ci accoucha enfin de deux enfans, d'Euriſthée, fils d'Amphitrion, & d'Hercule, fils de Jupiter. Euriſthée preſcrivit à ſon frère douze travaux, eſpérant le faire périr ; mais Hercule ſortit victorieux de toutes ſes entrepriſes.

cées. Pourquoi m'accabler de votre propre douleur ? Eſt-ce parce que, tel qu'un lion généreux qui ſeroit ſoumis à un daim timide, votre valeureux fils ſouffre ſous un lâche, des maux innombrables? Hélas ! pourquoi les dieux m'ont-ils ainſi couverte d'ignominie ? Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour ſous un aſtre auſſi funeſte ; épouſe infortunée ! j'ai partagé la couche d'un héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore & je le reſpecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui. Avec l'arc que lui donna Phébus, il perça ſes enfans des traits cruels d'une parque ou d'Erinnis. Furieux, il ſe baigne dans leur ſang au milieu de ſon palais, & leur arrache impitoyablement une in-

nocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés, expirans ſous la rage d'un père : ſpectacle plus horrible que les ſonges les plus affreux. Malgré leurs cris touchans & réitérés, je n'ai pu ſecourir ces malheureuſes victimes d'une mort inévitable. Ainſi l'oiſeau gémit triſtement ſur la perte de ſes petits nouvellement éclos, qu'un ſerpent énorme dévore au milieu d'un buiſſon épais : leur mère inconſolable voltige autour de leur nid, n'oſe approcher du monſtre redoutable, & remplit les airs de ſons aigus & douloureux (1). Mal-

(1) Cette belle comparaiſon a ſervi de modèle à celle de Virgile, dans le quatrième livre de ſes *Géorgiques*.

« Ainſi la triſte Philomèle pleure à l'ombre

heureuſe ! c'eſt ainſi que je déplorois la mort de mes enfans chéris ! c'eſt ainſi qu'égarée, éperdue, furieuſe, je courois dans ce palais enſanglanté.

O Diane, puiſſante déeſſe, adorée par les femmes, que n'ai-je péri avec mes fils, le cœur percé des mêmes traits empoiſonnés (1) ! Nos parens baignés de larmes nous auroient placés de leurs

---

d'un peuplier, la perte de ſes petits à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur, après avoir obſervé leur nid, vient de les en arracher. Les regrets plaintifs de leur mère déſolée troublent le ſilence de la nuit, & rempliſſent tous les lieux d'alentour. »

(1) Les flèches d'Hercule étoient empoiſonnées, depuis qu'elles avoient été trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne.

mains paternelles ſur un même bûcher. Après avoir recueilli nos cendres dans une urne d'or, ils les auroient inhumées dans les lieux qui nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes; ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi, toujours livrée à la douleur, je gémis dans Thyrinthe, conſacrée à Junon. Mes larmes ne ceſſent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant ſur la terre & ſur les mers, il ſupporte des travaux ſans ceſſe renaiſſans. Aucun de mes parens ne peut calmer mes ennuis par ſa préſence. Loin de ce palais, ils habitent au-delà de l'iſthme fertile en pins. Je ne puis tourner vers eux mes triſtes regards. Pyrrha ſeule me conſoleroit. Mais, hélas! elle eſt elle-même acca-

cablée de douleur à cauſe d'Iphicle (1). O Alcmène ! les enfans que vous avez eus d'un mortel ou d'un dieu, ſont en butte au ſort le plus rigoureux.

Ainſi parla Mégare ; le reſſouvenir de ſes fils & de ſes parens l'attendrirent. Des larmes abondantes coulèrent de ſes yeux, inondèrent ſon beau ſein. Alcmène émue, touchée, verſoit auſſi des pleurs ; ils arroſoient ſes joues d'albâtre. Bientôt elle pouſſe un profond ſoupir, & preſſe ce ſage diſcours à Mégare.

Mère infortunée, pourquoi rappelez-vous à votre eſprit ces triſtes objets ? Pourquoi voulez-vous renouveler votre douleur, en retraçant le tableau des

(1) Iphicle, fils d'Amphitrion & d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

malheurs affreux que nous avons pleurés tant de fois ? Contentons-nous des maux qui nous assiègent chaque jour. Cependant prenez courage : ce n'est point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil destin. O ma chère Mégare ! je vois votre douleur profonde, & ne puis vous en blâmer. J'ai pitié de votre état, & je suis désolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proserpine (1), puissent les parjures être punis

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybèle. Elle enseigna l'agriculture aux hommes, & voyagea quelque temps avec Bacchus. Pluton lui enleva sa fille Proserpine qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère désolée promena par-tout sa douleur, & descendit enfin aux enfers, où elle retrouva sa

cruellement par ces déeſſes) que je vous aime du fond de mon cœur autant que ſi je vous euſſe portée dans mon ſein, & que vous fuſſiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoiſſez une partie de mes ſentimens pour vous; ne dites donc point que je vous vois avec indifférence, parce que mes larmes ſont plus abondantes que celles de Niobé, à la blonde chevelure (1). Peut-on

---

fille. Proſerpine ne voulut pas quitter le palais de Pluton, pour ſuivre ſa mère. Cependant Jupiter promit à Cérès de la faire ſortir, ſi elle n'avoit rien mangé depuis qu'elle étoit dans les enfers. Mais Aſcalaphe ſoutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton, & qu'elle en avoit mangé ſept grains; Jupiter décida qu'elle paſſeroit ſix mois de l'année avec ſa mère, & les ſix autres avec ſon mari.

(1) Niobé, fille de Tantale & femme d'Am-

blâmer une mère qui pleure un fils que le ſort perſécute ? J'ai ſouffert pendant dix mois (1) ; les douleurs de l'enfantement ont été terribles, & m'ont conduite aux portes du trépas. Maintenant ce fils éloigné de moi, travaille à ſurmonter de nouvelles difficultés. Infortunée ! j'ignore s'il reviendra vainqueur ;

---

phion. Elle fut mère de quatorze enfans, & eut l'imprudence de ſe préférer à Latone. Cette déeſſe irritée fit périr les enfans de Niobé par les flèches d'Apollon & de Diane.

(1) Les anciens marquoient ce temps pour la groſſeſſe, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par divers paſſages de différens auteurs. C'étoit peut-être parce que leurs mois réglés ſur le cours de la lune étoient plus courts, ou parce qu'ils comptoient le dixième mois comme révolu, quoiqu'il ne fût que commencé.

un ſonge plein d'horreur m'a effrayée pendant mon ſommeil. Je tremble que cette viſion ſiniſtre ne menace mes enfans de quelque grand malheur; j'ai vu mon fils Hercule, une bèche énorme à la main, tel qu'un vil mercenaire: ſans manteau, ſans tunique, abſolulument nu; il creuſoit un large foſſé pour ſervir de rempart à une vigne; cet ouvrage fini, il place ſa bèche ſur l'endroit le plus élevé, & va reprendre ſes vêtemens. Un feu brille ſoudain ſur ce foſſé profond, & enveloppe Hercule de tourbillons enflammés. Ce héros recule à pas précipités, ſe ſert de ſa bèche comme d'un bouclier, l'agite devant lui & jette ſes regards de tous côtés, pour ſe garantir de cette flamme dévorante. J'ai cru voir le généreux Iphicle

tomber en volant au ſecours de ſon frère, & reſter étendu ſur la terre ſans pouvoir ſe relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans, chancèle, tombe & demeure immobile, juſqu'à ce que quelqu'un touché de pitié à la vue de ſes cheveux blancs, lui tende une main ſecourable & l'aide à ſe relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils ſans défenſe: le ſommeil s'eſt éloigné de mes paupières, & auſſitôt l'aurore vermeille a paru. Voilà le ſonge effrayant qui m'a troublée pendant la nuit. Que les dieux faſſent retomber tous ces malheurs ſur la tête d'Euriſthée! puiſſe mon eſprit prophétique lui annoncer des maux inévitables!

IDYLLE IV.

EUROPE.

VÉNUS offroit autrefois à Europe un ſonge agréable; c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à ſe diſſiper, & l'aurore à paroître. Un ſommeil plus doux que le miel ferme alors doucement les paupières appeſanties, délaſſe les membres fatigués, & repaît les eſprits de ſonges prophétiques. Europe, encore vierge, dormoit au fond du palais de ſon père Agénor; elle crut voir en ſonge deux parties du monde, (c'étoit l'Aſie & le continent ſitué vis-à-vis) ſe diſputer à ſon ſujet ſous la forme de deux femmes. Elles paroiſſoient être, l'une étrangère, & l'autre,

du pays même ; celle-ci réclamoit Europe comme ſa fille, diſoit qu'elle étoit née dans ſon ſein, & qu'elle l'avoit élevée ſoigneuſement ; celle-là, de ſes bras vigoureux entraînoit la jeune princeſſe qui ne faiſoit aucune réſiſtance. Elle ſoutenoit que les deſtins & Jupiter armé de ſon égide (1) lui avoient annoncé qu'elle poſſéderoit Europe. Effrayée, tremblante, le cœur ému, la jeune princeſſe s'élance de ſa couche ſuperbe : ce ſonge lui paroît véritable ; elle croit voir encore ces deux femmes devant ſes yeux, elle garde un long ſilence, & parle enfin en ces termes :

(1) L'égide, ou le bouclier de Jupiter, étoit couvert de la peau de la chèvre Amalthée.

Quel dieu m'a envoyé cette viſion ? quel ſonge vient de troubler mes eſprits au milieu des douceurs du ſommeil ? quelle eſt cette étrangère que j'ai vue tandis que je dormois ? Combien étoient vifs les ſentimens que j'éprouvois pour elle ! avec quelle tendreſſe elle m'a accueillie ! elle me regardoit comme ſa propre fille : puiſſent les dieux me rendre ce ſonge favorable !

Europe ayant ainſi parlé, ſe lève & va chercher ſes chères compagnes ; auſſi jeunes qu'elle, elles ont les mêmes goûts, les mêmes inclinations, une origine illuſtre, & partagent tous les divertiſſemens de la jeune princeſſe, ſoit qu'elle prenne le plaiſir de la danſe, ſoit qu'elle cueille le lis odorant dans les prés fleuris, ſoit qu'elle ſe baigne dans

les belles eaux de l'Anaurus ; par-tout elles accompagnent ſes pas, tiennent à la main une corbeille pour y dépoſer les fleurs, & ſe raſſemblent ordinairement dans les prairies ſituées ſur le bord de la mer, invitées par les attraits naiſſans des boutons de roſes & par le bruit des flots.

Europe portoit une corbeille d'or, ouvrage merveilleux de Vulcain ; il en fit préſent à Lybie, lorſqu'elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna enſuite à la belle Théléphaeſſe, iſſue de ſon ſang. Celle-ci céda cette corbeille précieuſe à la jeune Europe ſa fille ; l'or travaillé avec un art infini, offroit pluſieurs objets brillans, & qui ſembloient reſpirer. Io, fille d'Inachus, y étoit gravée ſous la forme d'une ge-

niſſe, & ne conſervoit aucun de ſes premiers traits. D'un pied rapide & impétueux, elle fendoit les ondes & paroiſſoit nager. Les flots de la mer étoient d'un ſombre azur; on découvroit ſur ſes bords eſcarpés deux hommes qui regardoient cette geniſſe traverſant les flots; Jupiter la careſſoit doucement de ſa main divine, & la transformoit en femme ſur le rivage du Nil, fameux par ſes ſept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent, la geniſſe en airain, & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts; on voyoit naître de ſon ſang un oiſeau magnifique, tout glorieux de l'éclat, de la richeſſe & de la variété de ſes brillantes couleurs; les plumes.

de ſa queue pompeuſement déployée, étoient ſemblables aux voiles d'un vaiſſeau léger, & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes princeſſes parurent dans les prairies émaillées, elles folâtrèrent parmi les fleurs & reſpirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narciſſe odorant, l'autre l'hyacinthe, celle-ci la violette, une autre le ſerpolet. Pluſieurs ſe livrent de doux combats, pour couper la tête parfumée du ſouci doré; toute la terre eſt jonchée des dépouilles éclatantes des prairies. Europe, en cueillant la roſe vermeille & purpurine, reſſembloit à une reine majeſtueuſe; elle brilloit entre toutes ſes compagnes, comme Vénus au milieu

des graces ; mais elle ne devoit pas s'amuſer encore long-temps à cueillir des fleurs, & l'heure étoit venue où elle devoit perdre ſa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eut-il apperçue, que ſon cœur fut ſoudain bleſſé, vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette déeſſe ſeule peut dompter le maître des dieux. Le fils de Saturne voulant ſurprendre le jeune cœur de la belle Europe, & en même temps éviter la colère de la jalouſe Junon, changea de forme, voila le dieu, & ſe transforma en taureau. Il n'avoit rien de commun avec ceux qui, nourris dans les étables, tracent de pénibles ſillons, ou qui, paiſſant dans les prairies, mènent avec effort de lourds charriots ; tout ſon corps étoit d'un jaune un peu rembruni ; une étoile blanche

blanche brilloit au milieu de ſon front : ſes yeux, d'un bleu naiſſant, étoient enflammés d'amour ; deux cornes également recourbées, armoient ſa tête & formoient un demi-cercle ſemblable au croiſſant de la lune.

Jupiter ainſi métamorphoſé, ſe rendit dans la prairie, & ſa préſence n'effraya point ces timides beautés ; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher ; l'odeur divine qu'il exhaloit, l'emportoit ſur les plus doux parfums des fleurs ; il s'arrête devant la chaſte Europe, lui lèche le col, & tâche de la gagner par ſes careſſes. La fille d'Agenor, de ſon côté, le flattoit, le careſſoit de la main, enlevoit de deſſus ſon muſle une écume abondante, & lui donnoit quelques baiſers. Il mugit alors

doucement; vous euſſiez cru entendre les ſons d'une flûte ſonore & harmonieuſe : fléchiſſant les genoux devant Europe, il la regardoit tendrement & lui préſentoit ſa large croupe. Europe dit à ſes jeunes compagnes dont les cheveux tomboient à groſſes boucles flottantes :

Approchez, mes chères compagnes; aſſeyons-nous & folâtrons ſur le dos de ce taureau ; couché de la ſorte, il peut nous porter toutes enſemble : nous ſerons comme ſur un vaiſſeau. Son aſpect eſt doux & agréable; il ne reſſemble point à tous ceux de ſon eſpèce : ainſi que l'homme, il eſt animé par un eſprit raiſonnable ; il ne lui manque abſolument que la voix.

A ces mots elle s'assied en riant, ses compagnes se disposent à l'imiter; mais le taureau se lève aussitôt, fuit, emporte l'objet de ses desirs, & arrive à la mer dans un instant. Europe tourne ses regards vers ses compagnes, les appelle, leur tend les bras, mais vainement: elles ne peuvent l'atteindre; le taureau se précipite dans les flots, nage & s'éloigne avec la vîtesse d'un dauphin. Toutes les Néréïdes sortent de leurs grottes: assises sur le dos des monstres marins, elles se rassemblent autour de ce taureau. Neptune dont la voix est redoutable dans tout l'empire des mers, calme les flots, les applanit, & guide son frère dans sa course. Les tritons, habitans des profonds abîmes, viennent en foule lui faire cortége; avec leurs

conques recourbées, ils font entendre au loin le chant nuptial.

Europe assise sur le dos de ce divin taureau, se tenoit d'une main à l'une de ses belles cornes, & de l'autre, abaissoit les plis ondoyans de sa robe de pourpre, de manière que l'extrémité en étoit mouillée par l'onde blanchissante. Son large voile enflé par les vents, étoit semblable à un voile de navire, & soulevoit doucement cette jeune beauté; elle étoit déja loin des états de son père. Les rivages battus des flots, & les hautes montagnes avoient entièrement disparu. Elle ne découvroit que l'immensité des cieux, & la vaste étendue de la mer. Dans cette cruelle position, elle promène tristement ses regards autour d'elle, & s'exprime en ces termes:

Où me portes-tu, divin taureau ? qui es-tu ? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds peſans ? Quoi ! tu ne redoutes pas la mer ? les vaiſſeaux voguent légèrement ſur l'onde, mais les taureaux craignent de s'expoſer ſur la plaine liquide. Quelle douce boiſſon, quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici ? es-tu un dieu ? mais alors pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un dieu ? les dauphins ne marchent point ſur la terre, ni les taureaux ſur les ondes ; pour toi, tu cours également ſur la terre & ſur les flots ; tes pieds te ſervent de rames : peut-être ſi tu t'élevois dans les airs azurés, planerois-tu auſſi rapidement qu'un oiſeau léger. Infortunée que je ſuis ! hélas, j'ai abondonné le palais de mon père ; j'en ſuis à une diſ-

tance infinie, & maintenant ſeule, j'erre ſur les mers d'une manière inuſitée. Puiſſant Neptune, ſois-moi favorable! que je ſache enfin quel eſt mon guide! puis-je traverſer ainſi les flots ſans le ſecours d'une divinité?

Ainſi parle Europe; le taureau lui répond: prenez courage, jeune Princeſſe, ne redoutez point les flots; reconnoiſſez Jupiter ſous la forme de ce taureau. L'amour dont je brûle pour vous, m'a ſeul engagé à parcourir une auſſi vaſte étendue de mer; vous allez aborder dans l'île de Crète, où j'ai été élevé dans mon enfance; nous y célébrerons notre hyménée, & vous aurez de moi des fils célèbres qui régneront ſur différens peuples.

Il dit, & tout eſt conforme à ſes pa-

roles. On découvre déja l'île de Crète. Jupiter reprend ſa première forme, & détache la ceinture de la chaſte Europe, tandis que les heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'épouſe de Jupiter, & mère d'une poſtérité nombreuſe.

IDYLLE V.

Les Caprices de l'Amour.

PAN aimoit Echo ſa voiſine. Echo étoit enflammée pour un ſatyre léger; ce ſatyre ne reſpiroit que pour la charmante Lydée : c'eſt ainſi que le capricieux amour les brûloit de ſes feux vainqueurs. Autant ils haïſſoient l'objet qui les aimoit, autant, par une juſte vengeance, ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient. O vous, qui n'avez point encore connu les charmes de l'amour, écoutez le conſeil que j'ai à vous donner : *aimez ceux qui vous aiment, afin que, ſi vous aimez jamais, vous ſoyiez payés d'un ſincère retour.*

ÉPIGRAMME.

L'Amour Laboureur.

LE cruel amour dépoſant ſon arc & ſon flambeau, s'arme d'un aiguillon redoutable aux bœufs, & charge ſon dos de tout l'attirail d'un laboureur. Il met enſuite ſous le joug des taureaux patiens à l'ouvrage, trace des ſillons & y sème du bled; alors levant les yeux vers le ciel, il adreſſe ces mots à Jupiter: *taureau d'Europe, fertiliſe ces ſillons, ſans que je t'attèle toi-même à cette charrue!*

IMITATIONS DE THÉOCRITE, EN VERS,

Par M. DE CHABANON.

AMARYLLE.

TITYRE, heureux berger, du haut de ces montagnes,
Veille sur mes troupeaux errans dans nos campagnes;
Je vais, victime, hélas! d'une ingrate beauté,
Essayer par mes chants, d'adoucir sa fierté.

Il dit: & s'éloignant de ce séjour tranquille,
Il courut vers les lieux qu'habitoit Amarylle.
« O toi, que tant de soins n'ont jamais pu toucher,
» Nymphe, s'écria-t-il, sous cet épais rocher,
» Quand pourrai-je te voir, t'inclinant avec grace,

» M'épier, & des yeux ſuivre en riant ma trace?
» Quand pourrai je te voir ſourire avec douceur,
» Et d'un nom careſſant m'accorder la faveur?
» Inhumaine bergère, ai-je encouru ta haine?
» Ton cœur me juge-t-il indigne de ta chaîne?
» Reçois ces fruits dorés que l'automne a mûris;
» Pour toi j'en dépouillai l'arbre que tu chéris:
» Demain d'un nouveau don je t'offrirai l'hommage.
» Que ne ſuis-je l'abeille errante en ce bocage!
» J'irois, m'inſinuant ſous le repli caché,
» Du lierre qui ſerpente à ce roc attaché,
» Toucher innocemment ta blonde chevelure.
» J'irois... cruel amour! tyran de la nature!
» Dans le fond des forêts, dans leur ſauvage horreur:
» Un monſtre avec ſon lait t'a tranſmis ſa fureur.
» Tu nourris le poiſon qui dans mon ſein s'allume?

» De tes feux pénétré, tout mon ſang ſe con-
ſume.
» Nymphe, qui charmes tout & ne ſais point
aimer,
» Si l'exemple des dieux te pouvoit enflammer...

» Vois Phébé, de l'Olympe en ſecret deſcen-
due,
» Dans les bras d'un berger mollement étendue,
» Dérober à nos yeux l'aſtre dont le retour
» Conſole les humains de l'abſence du jour.
» Près d'Adonis mourant, vois Cypris éplorée,
» De douleur & d'amour à-la-fois égarée,
» Le quitter, revenir, s'éloigner en tremblant,
» Revenir & tomber ſur ſon ſein tout ſanglant.

» Mais que ſert de ces dieux l'exemple favo-
rable ?
» Tu ne m'écoutes point, ô nymphe inexorable!
» Du haut de ce rocher, où l'avide pêcheur,
» Aux habitans des eaux jette un appât trom-
peur,
» J'irai m'enſevelir au ſein de l'onde amère;

» Ce

» Ce ſacrifice au moins eſt digne de te plaire ;
» Et de tes yeux cruels m'arrachant pour toujours,
» J'aurai fait, en mourant, le repos de tes jours. »

Ainſi chantoit Lamon ; eſpérance trop vaine !
Tandis qu'aux antres ſourds il raconte ſa peine,
La ſévère Amarylle, inſenſible à ſes vœux,
Ailleurs prévient les ſoins d'un amant plus heureux.
Tityre . . . quoi ! Tityre ? oui, le berger fidèle
Qui gardoit les troupeaux, gardoit auſſi la belle.

Je crains que ſur ce trait quelques graves eſprits,
Du charme de l'antique obſtinément épris,
Au texte conſulté ne confrontent ma gloſe ;
Théocrite, il eſt vrai, conte autrement la choſe,
Mais un peu de menſonge embellit bien les vers.

. . . . . .

LE CYCLOPE.

ELÈVE d'Epidaure, (1) aux neuf Muſes fidèle,
Nicias, les ſecrets que ton art te révèle,
Ces ſecrets qu'Eſculape apprit du dieu du jour,
Ne ſauroient nous guérir des tourmens de l'amour.
Mais la douceur des chants que Calliope inſpire,
Calme, ſuſpend les maux d'une ame qui ſoupire.
Hélas! pourquoi faut-il que la faveur des cieux
Soit avare d'un don pour nous ſi précieux!

Polyphême a joui de ce rare avantage.
Ses yeux, ſes triſtes yeux cherchoient ſur le rivage
Galatée, inſenſible à ſes vives douleurs.

---

(1) Ville conſacrée particulièrement à Eſculape.

Malheureux ! de l'amour il reſſent les fureurs ;
Il n'a plus d'autre ſoin, tout le gêne & l'af-
flige :
Sans guide, ſans paſteur, ſes troupeaux qu'il
néglige,
Retournent au bercail goûter un doux repos.
Seul, diſtrait, immobile & contemplant les
flots,
L'ame, d'un trait aigu profondément bleſſée,
Il demeure abîmé dans ſa triſte penſée.
Aſſis ſur un rocher qui domine les mers,
Il chante ſes ennuis & les rend moins amers.

« Nymphe, accours, diſoit-il, ô nymphe
inexorable !
» En te voyant, j'ai cru ta douceur compa-
rable
» A celle de l'agneau par ſa mère allaité ;
» Les tigres inhumains n'ont point ta cruauté.
» Si le dieu du ſommeil a fermé ma paupière,
» Tu parois ; ſi mon œil a revu la lumière,
» Tu fuis, comme l'agneau fuit le tyran des
bois.

» Hélas ! quand je te vis pour la première fois,
» (Que de ce jour encor la mémoire m'eſt chère !)
» Tu venois ſur ces bords, conduite par ma mère,
» Orner de mille fleurs tes modeſtes atours ;
» C'eſt moi qui de ce mont t'enſeignai les détours :
» Depuis, toujours préſente à mon ame attriſtée,
» Je t'implore & redis le nom de Galatée.
» Je vois ce qui t'éloigne & nourrit ta fierté.
» Le ciel me refuſa le don de la beauté :
» Ce front mâle & terrible épouvante tes charmes ;
» D'un amant que tu crains, tu dédaignes les larmes.
» Mais ces mille troupeaux dont je ſuis poſſeſſeur,
» Pour moi d'un lait exquis épanchent la douceur ;
» Et ſur l'oſier liant, l'hiver même conſerve

» Le laitage preſſé que je tiens en réſerve.
» La flûte ſous mes doigts forme des ſons tou-
chans,
» Ma voix, dès le matin, te conſacre ſes chants.
» Ma voix, lorſque la nuit étend ſes voiles
ſombres,
» De ſes chants trouble encor le ſilence des
ombres.
» Pour toi j'ai deſtiné deux chevreaux careſ-
ſans,
» Nymphe, ne rougis point de ces dons inno-
nocens. »

Tandis qu'il chante ainſi, l'air s'agite & mur-
mure,
Un mouvement ſoudain a troublé la nature.
Les vieux pins de l'Etna, de leurs fronts ver-
doyans,
Courbent avec lenteur les rameaux ondoyans.
La mer en un moment a blanchi ſa ſurface,
Et le flot ſur le flot croît, s'élève & s'entaſſe.
Polyphême, attentif à tous ces mouvemens,
Croit, eſpère déja, (vaine erreur des amans)

Que la courſe des vents, que la mer agitée,
Vont ramener vers lui l'aimable Galatée.
Plein de trouble, il ſe lève, il palpite, il frémit;
Il marche: ſous ſes pas l'Etna tremble & gémit;
Loin du bord il s'avance, il fend l'onde écumante,
Et ſemble à chaque flot demander ſon amante.
Il s'arrête: l'eſpoir le pouſſe & le retient;
Il s'éloigne cent fois, & cent fois il revient.
Enfin, las des tourmens d'une attente inutile,
Il retourne au rivage; & long-temps immobile:

« Laiſſe, dit-il, gronder les ondes en courroux;
» Ma grotte à tes appas offre un ſéjour plus doux.
» Là, le lierre déploie un tapis de verdure,
» Là, mûrit le raiſin, là, coule une onde pure,
» Dont le cryſtal invite à ſe déſaltérer;
» Quels lieux à cet aſyle oſes-tu préférer?

» Que ne puis-je te voir & payer de ma vie,

» Ce bonheur d'un moment que ta rigueur m'envie !
» Que ne puis-je, ſemblable aux habitans des eaux,
» Deſcendre juſqu'à toi par des chemins nouveaux !
» J'irois, de mes baiſers, (ſi ta bouche ſévère
» Refuſoit à la mienne une faveur plus chère)
» J'irois preſſer au moins l'albâtre de tes doigts,
» Ne pouvant ſur ton front attacher à la-fois,
» Et la fleur du printemps, & celle de l'automne ;
» De lis ou de pavots j'ornerois ta couronne.
» Ah ! j'en jure par toi, j'apprendrai des humains,
» Cet art qui ſous les flots leur ouvre des chemins ;
» Des lieux que tu chéris, je connoîtrai les charmes :
» O Néréïde ! accours & viens ſécher mes larmes.

» Hélas ! que ne peux-tu, dans ce riant ſéjour,
» Oublier comme moi tous les inſtans du jour !
» Viens recueillir toi-même & preſſer mon lai-
tage ;
» Viens : mes fruits, mes troupeaux, tout ſera
ton partage.

» Inutile eſpérance ! il n'y faut plus ſonger ;
» Malheureux ! malheureux ! où vas-tu t'en-
gager ?
» Ah ! reprends d'autres ſoins, veille à ta ber-
gerie ;
» Elle a fait ſi long-temps le charme de ta vie !
» Renonce au vain eſpoir d'un bonheur qui te
fuit :
» Il eſt d'autres appas que ceux qui t'ont ſéduit.
» Les nymphes de l'Etna, dans les nuits les plus
belles,
» M'invitent quelquefois à jouer avec elles ;
» Et lorſque je réponds à leur empreſſement,
» Toutes font éclater leur doux raviſſement.
» Un mépris éternel n'eſt donc point mon par-
tage !

» Et mon cœur fait encore où porter ſon hommage. »

Tels ſont les chants qu'amour lui faiſoit répéter :
Heureux, dans ſes douleurs, de ſavoir les chanter !

LE MARIAGE DE NAIS.

Il n'y a dans cette idylle, que quelques vers de deux chanſons qui appartiennent à Théocrite ; le reſte eſt de pure invention.

INTERLOCUTEURS,

DAPHNIS ET MÉNALQUE.

O mes amis ! le bon temps, l'heureux temps !
Quand, pour gagner le cœur d'une maîtreſſe,
Il valoit mieux poſſéder les talens,
Que les honneurs, le rang & la richeſſe.
Vous euſſiez vu, dans ce temps fortuné,
Plus d'un amant par les arts couronné,
Aux dons flatteurs que la gloire diſpenſe,
D'un doux hymen unir la récompenſe ;
Préſentement, (ô honte de nos jours !)
Titres, honneurs, dignités, opulence,
Font le deſtin des plus tendres amours.

Liſe, à quinze ans, de ſon nom dégoûtée,
Veut que l'hymen la produiſe au grand jour;
Pour un amant, tout bas ſollicitée,
Répond tout bas : *a-t-il rang à la Cour?*
Liſe avant tout, veut être préſentée;
Seule, elle y rêve & n'a plus d'autres ſoins :
A ce projet, ſi le ſort eſt contraire,
Liſe a promis, (ô ſerment téméraire!)
De mourir vierge, ou fille tout au moins.
Quel temps, hélas! quelles mœurs déplorables!
Dans un tableau tracé naïvement,
Peignons des mœurs plus douces, plus aimables;
Peignons Naïs & ſon hymen charmant.
Daphnis l'adore & lui plaît en l'aimant;
Mais un rival gêne ſon eſpérance :
En cas pareil, deux paladins, je penſe,
Du premier mot concluroient à la mort;
Mais du hameau l'uſage pacifique,
Des prétendans borne le ſimple effort
A des combats de vers & de muſique,
Et cette loi vaut la loi du plus fort.

On vous a peint les champs de Syracuſe,
Ces champs où fuit la légère Aréthuſe,
Où de l'Etna fument les noirs volcans;
Là, du rébelle & monſtrueux Tiphée,
Sous les rochers, la fureur étouffée
Vomit en l'air des feux étincelans,
Couvre le mont d'une lave embrâſée;
Un peu plus loin, la verdure & les fleurs
Font admirer leurs brillantes couleurs:
C'eſt juſtement l'enfer & l'élyſée.

Dans ces beaux lieux, ſous de rians berceaux,
S'ouvre une enceinte en grotte diſpoſée,
Qui doit ſervir de cirque aux deux rivaux.
Des curieux la foule eſt accourue.
Naïs paroît: une crainte ingénue
Couvre ſon front; ſa pudeur l'embellit:
A ſon aſpect le tumulte redouble;
Nouveau plaiſir excite un nouveau trouble:
On pouſſe, on preſſe, on parle, on applaudit;
Chacun, pour voir, ſe hauſſe & ſe grandit,
Le juge à tous commande le ſilence;
Chacun ſe tait, & le combat commence.

MENALQUE *chante :*

« O vous, que mes accens ont ému tant de fois,
» Rochers, monts ſourcilleux, dont le faîte recèle
» Le dépôt des frimats que l'hiver amoncèle !
» Antres de ces forêts, & vous, écho des bois,
» Parlez ! que tout s'anime & réponde à ma voix.

DAPHNIS.

» Bergers de ces hameaux, dieux ! que Naïs eſt belle !
» Son ſouffle donne à l'air une fraîcheur nouvelle ;
» Elle émaille des prés le tapis verdoyant :
» Le printemps l'accompagne, & tout rit devant elle ;
» Le troupeau réjoui, bondit en la voyant.

MENALQUE.

» Oh ! que n'ai-je des rois les tréſors en partage !
» Je t'offrirois des arts l'hommage ſéduiſant,

» L'or moulé ſur tes traits, deviendroit ton image,
» Et Vénus t'envîroit ce ſuperbe préſent.

DAPHNIS.

» Oh! que ne puis-je, aſſis ſous ce riant ombrage,
» T'accueillir dans mes bras, ſur mon ſein te preſſer!
» Ton cœur n'a pas beſoin d'un plus brillant hommage,
» Tout le faſte des rois ne peut l'intéreſſer.

MENALQUE.

» Eglantine, Euphraſie & leurs jeunes compagnes,
» Souvent de mon abſence éprouvent les ennuis;
» Lorſqu'elles vont en troupe errer dans nos campagnes,
» Elles cherchent des yeux, ſi de loin je les ſuis.
» Chloé me guette & rit, ſi le fruit qu'elle envoie,

» Lancé furtivement, eſt venu me toucher ;
» Alors elle s'échappe, & voulant ſe cacher,
» Elle fuit lentement afin que je la voie.

DAPHNIS.

» L'hommage de mes vœux eſt bien moins deſiré ;
» Pour Daphnis, il n'eſt point de beauté qui ſoupire.
» S'il en étoit ! . . . ô dieux ! que je plains ſon martyre !
» J'ai connu les tourmens d'un amour ignoré ;
» Gênés par le ſilence, étouffés par la crainte,
» Mes feux ſe ſont accrus, mes maux ſe ſont aigris ;
» Les échos des déſerts ont entendu ma plainte,
» Leur gémiſſante voix a répété mes cris.
» J'ai dit. . . (dieux tout-puiſſans ! j'oſe encor le redire,
» Fatigués de mes vœux, ne les rébutez pas.)
» Dieux ! ſi je perds Naïs, ordonnez que j'expire,
» Avant d'avoir ouï l'arrêt de mon trépas. »

Ce dernier trait attendrit l'aſſiſtance ;
Et du combat Daphnis eut tout l'honneur :
Avant qu'on eût achevé la ſentence,
Le prix étoit dans les mains du vainqueur.
Quel prix, Naïs ! ô charme ! ô bien ſuprême !
Diſparoiſſez, triomphes de l'orgueil ;
Tout votre éclat ne vaut pas un coup d'œil
De la beauté qui nous plaît & nous aime.

EPITHALAME D'HÉLENE.

Chez les Grecs, il y avoit deux sortes d'épithalames : l'un fait pour être chanté au coucher des époux ; l'autre, à leur réveil : ce petit poëme est la chanson du soir.

QUAND d'hymen autrefois la fête célébrée,
Unit la jeune Hélène au jeune fils d'Atrée,
Près du réduit tranquille aux plaisirs destiné,
Où l'amour assembloit ce couple fortuné,
Douze vierges formoient des concerts d'allégresse.
Dans Sparte, l'on vantoit leur antique noblesse ;
Leurs cheveux parfumés se couronnoient de fleurs,
Et leur chant, de l'hymen exprimoit les douceurs.

ÉPITHALAME.

« Tu dors, époux chéri ! de la nuit qui s'avance,
» Un foible crépuſcule annonce la préſence ;
» Tu dors ! quoi ! de Bacchus les dons aſſoupiſſans,
» Aux langueurs du repos ont-ils livré tes ſens ?
» Si le ſommeil ſi-tôt doit fermer ta paupière,
» Pourquoi ravir Hélène au doux ſein d'une mère ?
» Pourquoi la dérober aux innocens loiſirs
» Où la nuit parmi nous prolongeoit ſes plaiſirs ?
» Que du jour dans les cieux le char monte ou s'abaiſſe,
» Que des rapides ans le cours paſſe & renaiſſe,
» Toujours tu jouiras des mêmes voluptés.
» Oh ! ſous quel aſtre heureux tes jours furent comptés !
» Tu parois ; à vingt rois Hélène te préfère ;
» Le ſouverain des cieux eſt devenu ton père :

» Celle à qui l'univers n'oſe rien comparer,
» Sur ton ſein amoureux apprend à ſoupirer.
» Hymen, dans ſes enfans reproduit ſon image.

» Compagnes de ſes jeux, compagnes de ſon âge,
» Nous, que teint de ſes ſucs l'olive de Pallas,
» Et qu'un mâle exercice accoutume aux combats;
» Hélas! que ſommes-nous près de la belle Hélène?
» Flore chaſſe l'hiver; des nuits l'ombre incertaine
» Fuit au premier rayon dont le jour peint les cieux;
» Hélène obſcurcit tout d'un regard de ſes yeux.

» Nulle, dans nos travaux ne montre tant d'adreſſe;
» Nulle, des voiles peints qui parent la jeuneſſe,
» N'ourdit avec tant d'art les tiſſus délicats.

» Faut-il chanter Diane ou la fière Pallas?
» Nulle, aux ſons de la voix n'accorde mieux
la lyre;
» L'amour brille en ſes yeux, ſur ſa bouche il
reſpire.

» Fille aimable, l'hymen a changé tes deſtins.
» Seules dans nos vergers, ſeules dans nos jar-
dins,
» Quand nous irons cueillir les dépouilles de
Flore,
» Nos triſtes ſouvenirs t'appelleront encore:
» Ainſi l'agneau plaintif que ſa mère a quitté,
» Soupire après le ſein dont il eſt allaité.

» Au platane amoureux, que le lierre envi-
ronne,
» Nous allons du lotos attacher la couronne;
» Nos parfums couleront à l'ombre des ra-
meaux;
» Et ſur la molle écorce on gravera ces mots:
Enfans, reſpectez-moi, je ſuis l'arbre d'Hélène.

» O Latone! bénis une ſi belle chaîne;

» Fais proſpérer les fruits de leurs chaſtes amours:
» Cypris, de leur tendreſſe éterniſe le cours!
» Et que, ſur cette race à jamais floriſſante,
» S'épanche de tréſors une ſource abondante!

» Dormez, dormez époux, confondez vos ſoupirs;
» Reſpirez à-la-fois l'amour & les deſirs.
» Que vos yeux, en s'ouvrant, devancent la lumière:
» Quand l'oiſeau du matin, dreſſant ſa crête altière,
» Demain d'un cri perçant appellera le jour,
» Nous reviendrons chanter & l'hymen & l'amour. »

AGLAÉ.

ENFIN, chère Aglaé, je revois tes appas;
Que de maux j'ai soufferts, depuis trois jours, hélas!
Je languis loin de toi, dans une attente vaine;
Les momens du desir sont des siècles de peine.

Autant que l'hiver cède aux charmes du printemps,
Et la lourde geniſſe aux chevreaux bondiſſans;
Autant qu'à son déclin la beauté vieilliſſante,
Cède au premier éclat d'une beauté naiſſante;
Comme entre les oiſeaux, le chantre des beaux jours,
Excelle à moduler ses plaintives amours:
Ainsi tout devant toi diſparoît & s'efface.
Je t'ai vue, & soudain j'ai volé sur ta trace:
Tel un paſteur brûlé de la chaleur des cieux,
Cherche d'un bois épais l'ombrage officieux.

Oh! puiſſent de Vénus les enfans nous sourire!
Puiſſent, après mille ans, nos bergers se redire:

« Il fut ici deux cœurs dignes de nos autels,
» L'un à l'autre assortis par des goûts mutuels;
» Ils s'aimoient sans reproche, & vivoient sans alarmes! »
Heureux! d'un tel amour, qui peut goûter les charmes;
Pour un destin si doux les humains étoient nés:
L'âge d'or fut celui des amans fortunés.
Rappelons de ce temps le charme inexprimable;
Laissons de notre vie un souvenir aimable.
Aux bords de l'Achéron puissai-je apprendre un jour,
Qu'ici l'on fête encor nos noms & notre amour!
Le ciel peut à mes vœux se déclarer contraire;
Mais ce que ne pourra m'envier sa colère,
En louant tes attraits, en louant ta bonté,
Ma bouche annoncera l'aimable vérité;
La persuasion suit tes douces paroles:
D'un mot tu m'affligeois, d'un mot tu me consoles;
Je m'éloigne content, & reviens enivré.

On dit que dans Mégare, Amynthe eſt honoré:
Là, non loin de la tombe où cet amant répoſe,
La jeuneſſe au printemps ceint le myrthe & la roſe;
Et dans un art aimable, inſtruite par l'amour,
Au combat du baiſer s'exerce tour-à-tour.
Le vainqueur eſt nommé, la foule l'environne:
De cent mains à-la-fois il reçoit la couronne;
Tous ſes jeunes rivaux le viennent careſſer,
Et le ſein maternel s'ouvre pour l'embraſſer.
Doux combats! jeux charmans! où la reine de Gnide,
Sur un trône de fleurs eſt aſſiſe & préſide.
Jamais on n'y craignit l'injuſtice & l'erreur;
C'eſt l'inſtinct du plaiſir qui nomme le vainqueur:
Un trouble involontaire eſt l'aveu qui l'indique.
Ainſi des Lydiens la pierre véridique (1),
De l'or qu'elle a touché, retenant la couleur,
Par un ſigne certain, atteſte ſa valeur.

(1) La pierre-de-touche.

DAPHNIS ET MIRTIL.

Au midi d'un beau jour, quand les vents assoupis
Ne font plus ondoyer les mobiles épis ;
Quand tout dort ou se tait, dans les bois, dans la plaine,
Daphnis dont le duvet fleurit encor à peine,
S'assit près de Mirtil sur un lit de gazon ;
Ils formèrent tous deux d'agréables chansons ;
Et la palme du chant fut ainsi disputée.

DAPHNIS *chante.*

Acis, lève les yeux ; l'aimable Galatée
Te regarde, sourit, murmure quelques mots ;
Le fruit qu'elle a lancé, va frapper tes troupeaux :
Eh ! laisse-là ta flûte, accours vers cette belle.
Déja de tes agneaux le gardien fidèle,
De ses longs aboiemens fait retentir les airs :
La nymphe, en se jouant, fend l'écume des mers ;

Elle approche, & le flot doucement la careſſe :
Prends garde que ton chien, de ſa dent ne la bleſſe.

Comme une jeune roſe ouvre ſon ſein vermeil,
La belle ſe déploie aux regards du ſoleil.
Par un art décevant, ſa beauté nous irrite ;
Elle fuit qui la cherche, & pourſuit qui l'évite.
L'artifice, en amour ſemble un art innocent.

Mirtil, au nom d'Acis, répondit en chantant.

MIRTIL.

J'ai vu, j'ai vu la nymphe, à me plaire empreſſée ;
Loin d'elle, je ſemblois arrêter ma penſée :
J'irritois à plaiſir l'orgueil de ſes appas ;
Quand mon chien aboyoit, je l'excitois tout bas :
De mon cœur autrefois partageant les tendreſſes,
Près d'elle il murmuroit de flatteuſes careſſes.
Souvent pour la tromper, je feins de nouveaux feux.

Soudain la nymphe accourt, le dépit dans les yeux ;
Ses regards inquiets parcourent le rivage.
Peut-être, m'attirant par un adroit meſſage,
Elle voudra... non, non, c'eſt en vain ; non, jamais
Ses ſoins auprès de moi ne trouveront d'accès,
Que ſa bouche ne jure au dieu de l'hyménée,
De préparer pour moi ſa couche fortunée.

Eh ! pourquoi ſupporter des outrages nouveaux ?
Je me ſuis contemplé dans le cryſtal des eaux ;
L'onde avoit applani ſa ſurface immobile :
Vénus, ſi je m'en crois, indulgente & facile,
N'a point de mon berceau détourné ſes regards ;
Et les dieux m'ont inſtruit au culte des beaux arts.

Ainſi chantoit Mirtil ; ſon rival, avec grace,
Accourt auprès de lui, l'applaudit & l'embraſſe.

Prends ma flûte, dit l'un ; & toi, prends mes
gipeaux :
Et tous deux à l'envi tenrent des ſons nou-
veaux.
L'air, les bois, à leurs chants ſont devenus
ſenſibles.
Nul des deux n'eſt vainqueur ; tous deux ſont
invincibles.

LES FÊTES DE CÉRÈS.

ALCIDON, LYCIDAS, d'autres bergers.

ALCIDON.

LOIN du hameau, bergers, où portez-vous vos pas?
Quoi! l'ardeur du midi ne vous arrête pas?
Les troupeaux ſont couchés dans leur fraîche retraite;
L'air n'eſt plus réjoui du chant de l'alouette:
Le léſard endormi ſe cache, & le buiſſon
N'entend plus gazouiller le folâtre pinſon.

LYCIDAS.

Aux fêtes de Cérès, Amyntas nous appelle.
Enrichi des tréſors de la moiſſon nouvelle,
Il va bénir la main qui lui fit ces préſens:
Nous bénirons Cérès & ſes dons bienfaiſans.

ALCIDON.

Puiſqu'un deſtin heureux à vous ſuivre m'engage,
Bergers, de nos chanſons égayons le voyage.

LYCIDAS.

Chante, berger charmant, nous allons t'écouter.

Alcidon, à ces mots, se dispose à chanter.

ALCIDON *chante.*

« Reviens, Agéanax, reviens à Mitylène ;
» Que les frères brillans d'Hélène,
» De l'empire des airs assurent le repos.
» Flambeaux des nuits, soyez ses guides ;
» Paisibles Alcyons, chéris des Néréïdes,
» Endormez le courroux des flots.

» O jour de la plus belle fête !
» Jour délicieux, où s'apprête
» Le triomphe de l'amitié !
» De leur feuillage replié,
» Les myrthes odorans couronneront ma tête ;
» Cent fois je redirai : *moment trop attendu !*
Je pleurois mon ami, les dieux me l'ont rendu.

» Bergers, autour de moi que la flûte résonne..

» Ah ! peignez mieux le trouble où mon cœur
s'abandonne ;
» D'un ſentiment plus vif laiſſez-vous en-
flammer.
» Mais non, c'eſt à moi ſeul de chanter ce que
j'aime.
» Bergers, ce que je ſens, nul autre que moi-
même
» Jamais ne pourra l'exprimer. »

On arrive, & bientôt la troupe ſe ſépare.
A rejoindre Euthidème, Alcidon ſe prépare ;
Et les autres bergers ont dirigé leurs pas,
Vers le repas ſacré que leur donne Amyntas.

Dans un enclos riant, où Bacchus & Pomone,
Font murir à-la-fois tous les fruits de l'au-
tomne,
S'élève un lit épais de pampre amoncelé ;
Là, le convive heureux, pour la fête appelé,
De ſon corps fatigué repoſant la molleſſe,
Du plaiſir qui l'attend, goûte déja l'ivreſſe.

La vigne, de ſon ombre, aime à le protéger,

L'orme agite ſur lui ſon feuillage léger ;
Cent ruiſſeaux, en fuyant, ont diviſé leurs ondes :
Des buiſſons rafraîchis par ces ſources féconde,
L'abeille, en bourdonnant, vient careſſer les fleurs.
Là, l'oiſeau de Vénus ſoupire ſes langueurs,
Là, le fruit jauniſſant des jardins d'Heſpérie,
Roule & mêle ſon or au vert de la prairie ;
Là, les fleurs & les fruits épars ſur les gazons,
Ne forment qu'un tableau de diverſes ſaiſons.

Cependant Amyntas veut égayer la troupe.
Lui même aux conviés il préſente une coupe ;
Il y verſe un vin frais, qui d'ambre parfumé,
A vieilli quatre hivers, ſous le liége enfermé.
Chiron fêtant Alcide en ſon antre ſauvage,
D'un nectar moins exquis lui ſervit le breuvage ;
Et ſur les tons aigus des ruſtiques pipeaux,
Le cyclope danſant au milieu des troupeaux,
D'une liqueur moins vive & moins délicieuſe,
Animoit, en ſautant, ſon ivreſſe joyeuſe.

Cérès, tous nos bergers ont célébré tes dons ;
Cérès, puiſſai-je encore aux nouvelles moiſſons,
Dans l'amas entaſſé de tes épis ſuperbes,
Enfoncer l'inſtrument qui moiſſonne les gerbes,
Et te voir, le front ceint de champêtres pavots,
Encourager mon zèle, & bénir mes travaux !

L'AMANT MALHEUREUX, OU DAPHNÉ.

THYRSIS aimoit Daphné; Daphné, trop
belle, hélas!
Puiſqu'étant inſenſible, elle avoit tant d'appas.
Vous voyez dans les bois la lionne égarée,
Menacer le chaſſeur qui l'atteint de ſes traits;
Telle eſt, près de Thyrſis, cette nymphe adorée:
Quelquefois la colère a pâli ſes attraits;
Elle en devient plus belle, & l'amant qu'elle
outrage,
Déteſtant ſes rigueurs, l'aime encor davantage.

Enfin, las de ſouffrir, accablé de ſes maux,
Il vint baiſer le ſeuil d'une amante chérie:
Et d'un ton lamentable y prononça ces mots:
« O toi! qu'une tigreſſe en ſes flancs a nourrie,
» Enfant indigne, hélas! d'inſpirer tant d'a-
mour,
» Tu le veux, je renonce à la clarté du jour;

» Mon dernier ſacrifice eſt celui de ma vie.
» Je vais où Lachéſis attend tous les humains,
» Où le Léthé, dit-on, des amans miſérables,
» Soulage les ennuis, efface les chagrins;
» Hélas! je puiſerois ſes ondes ſecourables,
» Les deſirs de mon cœur n'en ſeroient pas éteints.
» Nymphe, avant que j'expire, écoute ma prière.
» De ces fils enlacés, les homicides nœuds
» Vont terminer mes jours, mes jours trop malheureux.
» Quand j'aurai par ma mort, ſatisfait ta colère,
» Détache le tiſſu dont je ſerai lié;
» Laiſſe couler ſur moi des larmes de pitié:
» Du voile qui te couvre, enveloppe ma tête;
» Sur ma bouche un moment, que ta bouche s'arrête:
» Ne crains pas qu'un baiſer, ſeul prix de tan d'amour,

» Ranime un cœur éteint, & me rappelle au jour.

» D'un corps inanimé, creuse le triste asyle ;
» Répètes-y trois fois : *repose, ombre tranquille.*
» Sur mon froid monument, daigne graver ces mots : »
A cet infortuné j'ai ravi le repos ;
Il mourut dédaigné, haï d'une cruelle.

Tels furent les adieux de cet amant fidèle ;
Il s'arrête : & déja plus content de son sort,
Il fait, d'un air serein, les apprêts de sa mort.
Du lien douloureux il s'approche avec joie,
S'entoure des replis de la fatale soie,
Et par un nœud funeste y demeure engagé.
Nymphe cruelle, accours ! viens pleurer sur ton crime :
Que dis-je ? Sans pâlir, elle a vu sa victime ;
Amour, elle t'outrage, & tu n'es pas vengé.

La nymphe vole aux bains : Dans ces fraîches retraites
Qu'arrosent

Qu'arroſent de leurs eaux des Naïades diſ-
crètes,
Le buſte de l'amour en marbre eſt élevé ;
La nymphe eſt près du dieu que ſon cœur a
bravé :
Le marbre ſe détache & frappe l'inhumaine ;
Son ſang rougit les eaux, elle reſpire à peine.
Je meurs, dit-elle : *ô vous ! qui plaignez mon*
trépas ;
J'ai mérité la mort, elle eſt due aux ingrats.

CLÉANTHE.

CLÉANTHE, fils de Phanias, naquit en Épire; il étoit ſans fortune, & prit d'abord la profeſſion d'athlète. Dans un voyage qu'il fit à Athènes, les entretiens des ſages Stoïciens lui inſpirèrent le goût de la philoſophie; mais comment s'attacher à la vie contemplative, lorſque la fortune nous eſt abſolument contraire? Admis parmi les diſciples de *Zénon*, Cléanthe gagnoit ſa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, à fin de pouvoir étudier le jour. L'Aréopage l'ayant ſommé de déclarer quel métier le faiſoit vivre, il amena un jardinier & une bonne femme; il puiſoit de l'eau pour l'un, & pêtriſſoit pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un

préſent ; mais Cléanthe qui avoit un tréſor dans ſon travail, refuſa de l'accepter. Après la mort de *Zénon*, il remplit ſa place au portique, & eut pour diſciples le roi *Antigonus* & *Chryſippe* qui fut ſon ſucceſſeur.

Cléanthe enduroit patiemment les plaiſanteries des philoſophes ſes confrères. Quelqu'un l'ayant appelé âne : *Je ſuis celui de Zénon*, répondit-il, *il n'y a que moi qui puiſſe porter ſon paquet.*

D'après ce que nous venons de dire, on voit que cet homme célèbre appartient plutôt à la philoſophie qu'à la poéſie ; mais il nous reſte de lui un hymne, morceau ſublime qui atteſte la ſageſſe de ſon auteur, & qui prouve combien la poéſie rend les vertus ai-

mables. On eſt flatté de voir des ſentimens auſſi nobles ſur les dieux, & on eſt étonné de trouver autant de poéſie dans un philoſophe auſſi ſévère.

« On nous a conſervé beaucoup d'hymnes des anciens, dit M. Thomas. Le pays où Homère chanta, où Orphée inſtitua des myſtères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciſeau de Phidias ſembloit faire deſcendre la divinité ſur le marbre; ce pays où l'air, la terre & les eaux avoient, aux yeux des habitans, quelque choſe de divin, & où chaque loi de la nature étoit repréſentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adoroit. Mais la plupart de ces hymnes furent défigurées

par des fables & des contes de fées. Faites pour les poëtes & les peintres, elles amuſoient le peuple & révoltoient les ſages. »

« Si les Grecs nous ont laiſſé quelque choſe d'auguſte & de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'eſt celle du philoſophe Stoïcien, nommé Cléanthe. Cette hymne trop peu connue, annonce en même temps une imagination forte, & une ame épurée des ſuperſtitions. Elle eſt digne de la ſecte qui devoit former un jour Épictète dans les fers, & les Antonins ſur le trône. Je m'imagine que Cléanthe qui fut le ſecond fondateur du portique, & qui, obligé de travailler de ſes mains pour vivre, compta un roi parmi ſes diſciples, un jour, après leur avoir expliqué

ſes principes ſur le ſyſtême du monde & ſon auteur, tout-à-coup enflammé d'enthouſiaſme, ſe fit apporter une lyre, & chanta en leur préſence cette hymne qui nous a été conſervée par Stobée. »

HYMNE
DE CLÉANTHE.

O TOI qui as pluſieurs noms, mais dont la force eſt une & infinie, ô Jupiter! premier des immortels, ſouverain de la nature, qui gouvernes tout, qui ſoumets tout à une loi, je te ſalue ; car il eſt permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui exiſte de mortel ſur la terre, nous naquîmes de toi, nous ſommes de toi une foible image ; je t'adreſſerai donc mes hymnes, & je ne ceſſerai de te chanter. Cet univers ſuſpendu ſur nos têtes, & qui ſemble rouler autour de la terre, c'eſt à toi qu'il obéit ; il marche, & ſe laiſſe en ſilence gouverner

par ton ordre. Le tonnerre, miniſtre de tes loix, repoſe ſous tes mains invincibles : ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, & la nature s'épouvante.

Tu diriges l'eſprit univerſel qui anime tout, & vit dans tous les êtres ; tant, ô roi ſuprême ! ton pouvoir eſt ſouverain & illimité.

Génie de la nature, dans les cieux, ſur la terre, ſur les mers, rien ne ſe fait, ne ſe produit ſans toi, excepté le mal qui ſort du cœur du méchant. Par toi, la confuſion devient de l'ordre ; par toi, les élémens qui ſe combattent, s'uniſſent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui eſt bien avec ce qui ne l'eſt pas, qu'il s'établit dans le

tout une harmonie générale & éternelle.

Seuls parmi tous les êtres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux! ils cherchent le bonheur, & ils n'apperçoivent point la loi universelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à-la-fois bons & heureux; mais tous s'écartant du beau & du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire; ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les séduisant, les trompent.

O dieu qui verses tous les dons, dieu à qui les orages & la foudre obéissent, écarte de l'homme cette erreur insensée; daigne éclairer son ame: attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide & d'appui dans le gouvernement

du monde, à fin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un hymne non interrompu, comme il convient à l'être foible & mortel : car ni l'habitant de la terre ni l'habitant des cieux, n'ont rien de plus grand que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la nature.

CALLIMAQUE.

CALLIMAQUE, fils de Battus & de Meſatma, étoit né à Cyrène en Lybie. Le nom de ſon père a fait préſumer qu'il étoit de la race du fameux Battus, autrement nommé Ariſtote, fondateur de cette capitale de l'Afrique; & le rang diſtingué que ſa famille tenoit dans ſa patrie, ſemble autoriſer cette conjecture.

Il ſeroit difficile d'aſſigner préciſément l'année où naquit Callimaque; mais on ſait qu'il floriſſoit vers cette époque où la Grèce fatiguée, pour ainſi dire, par les miracles de tout genre qu'elle avoit enfantés pendant près de deux ſiècles, & ſur-tout par le dernier effort que lui avoit fait produire le

vainqueur des nations, vit le génie des lettres & des arts s'envoler de ſon ſein, s'arrêter quelque temps à la cour des Lagides, & ſe fixer enſuite chez le peuple conquérant dont elle devoit bientôt devenir la tributaire & l'eſclave. Parmi le grand nombre de poëtes que la magnificence & la libéralité des Ptolomées attira pour lors en Egypte, on en diſtingua ſur-tout ſept, connus ſous le nom de *Pleïade*, & dont le plus célèbre fut, ſans contredit, Callimaque.

Inſtruit dans ſa jeuneſſe par Hermocrate, grammairien célèbre alors, mais dont on ne connoît aujourd'hui que le nom, il ſe vit bientôt en état de former à ſon tour des diſciples, & de faire oublier la réputation de ſon maître. En effet, il s'établit dans un des fauxbourgs

d'Alexandrie, & y fonda une école où le fameux Eratoſthène, ainſi qu'Apollonius de Rhodes, Ariſtophane de Byſance, & Philoſtephanus, acquirent les connoiſſances & les talens qui les firent briller dans la ſuite. On peut, à ces noms connus dans l'antiquité littéraire, joindre celui de ſon neveu Callimaque, fils de ſa ſœur Mégatine & de Stazénor. Le goût que ce jeune homme prit pour les lettres, & la réputation qu'il s'acquit par divers ouvrages, furent vraiſemblablement le fruit des leçons de ſon oncle, dont l'exemple influoit ſur tous ceux qui l'approchoient, & les animoit à l'étude. L'un de ſes eſclaves, nommé Iſter, qui lui ſervoit de ſecrétaire, profita ſi bien du commerce de ſon maître, qu'il compoſa pluſieurs livres qui n'é-

toient point ſans mérite, puiſque plus de quatre ſiècles après ſa mort, Saint Jérôme ne dédaigna point d'en faire une traduction que L. Gyraldi prétendoit avoir vu manuſcrite dans une bibliothèque de Rome.

Bientôt après, notre poëte fut admis dans ce fameux muſée, où Ptolomée Philadelphe, par une magnificence vraiment royale, ſe plut à raſſembler tout ce qui parut de ſavans hommes & d'artiſtes célèbres durant ſon règne, de quelque pays qu'ils fuſſent. Là, profitant du loiſir & des facilités que la libéralité de ce prince y procuroit à tous ceux qu'il y avoit reçus, il compoſa ce grand nombre d'ouvrages de tout genre, qui lui valurent pendant ſa vie l'eſtime du ſouverain, & lui aſſurèrent après ſa

mort un rang distingué parmi les Littérateurs.

L'enjouement de son caractère, & son goût pour le plaisir, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, contribuèrent, ainsi que ses talens, à le faire admettre dans la familiarité des princes. Un distique fait pour être inscrit sur son tombeau, nous apprend qu'il étoit aussi aimable convive qu'agréable versificateur, & qu'il savoit placer à-propos un bon mot. Soit que cette épitaphe eût été composée par lui-même, comme on le croit communément, soit qu'elle fût l'ouvrage d'un de ses contemporains, il est probable que la louange qu'il y reçoit, ne lui étoit point disputée.

Cependant la vie sérieuse & appliquée lui plut toujours davantage. Il

nous reſte un fragment d'une pièce philoſophique, dans laquelle il regrettoit le temps perdu pour l'inſtruction, & ne ſe rappeloit avec ſatisfaction que les veilles qu'il avoit conſacrées à l'étude. L'amour avoit dû l'en diſtraire pluſieurs fois. Ovide nous apprend que Callimaque avoit été long-temps épris d'une maîtreſſe dont il célébroit ſouvent les charmes dans ſes écrits.

De pareilles foibleſſes que les hommes en général ſe pardonnent aiſément, deviennent quelquefois un avantage pour les poëtes, ſur-tout lorſqu'on voit la ſenſibilité de leur ame paſſer dans leurs écrits, & que le feu de leur génie, s'il eſt permis de parler un moment leur langage, s'allume au flambeau de l'amour.

Tel fut apparemment l'effet de

cette paſſion ſur Callimaque, & ce fut ſans doute à l'expreſſion touchante de ſes ſentimens, qu'il dut ſes ſuccès dans un genre de poéſie dont le mérite conſiſte communément à peindre les mouvemens du cœur, les plaiſirs, & plus ſouvent encore les peines des amans. Nous parlons des élégies; Callimaque en avoit compoſé un grand nombre, dont aucune n'eſt parvenue juſqu'à nous. La plupart des auteurs anciens qui ont pu les connoître, ceux mêmes qui paſſent encore avec raiſon pour des oracles en matière de goût, lui accordoient la ſupériorité ſur preſque tous les poëtes qui avoient laiſſé des pièces de ce genre. Horace ne mettoit au-deſſus de lui que Mieunerme, & Quintilien le plaçoit au premier rang.

Egalement verſé dans tous les genres de ſcience & de littérature, il y avoit peu de matières ſur leſquelles il n'eût laiſſé quelques écrits, ſoit en proſe, ſoit en vers. Un ſavant moderne porte le nombre des livres qu'il avoit compoſés, juſqu'à huit mille ; un autre plus modéré les réduit à huit cents. Il ſemble qu'ils aient voulu l'un & l'autre enchérir préciſément d'un zéro ſur le véritable nombre des ouvrages de Callimaque ; car Suidas, auteur digne de foi à cet égard, le fixe à quatre-vingt. On n'en trouve aujourd'hui que quarante-un de cités dans les anciens auteurs, encore y en a-t-il pluſieurs qui ſemblent n'avoir dû former qu'un ſeul & même ouvrage, quoique cités ſous des titres différens. De ces quarante un ouvrages, vingt-

deux étoient écrits en proſe ; les uns étoient hiſtoriques ou géographiques, d'autres concernoient la phyſique, d'autres enfin paroiſſent n'avoir contenu que des recherches purement littéraires. Parmi les ouvrages de poéſie, il y avoit des tragédies, des comédies & des drames ſatyriques, des fables, des mêlanges, des épigrammes, des élégies l'Hécale & la chevelure de Bérénice, l'Ibis, poëme ſatyrique, & enfin les hymnes.

Ces hymnes, monumens fidèles de la religion populaire des Grecs, étoient deſtinés à être chantés ſolemnellement dans les temples ; on a ſagement obſervé que ſi l'on en ôtoit les noms de *Jupiter*, d'*Apollon*, de *Diane*, &c. ils ſeroient dignes d'être conſacrés à la

vraie religion, & pourroient être mis à côté de nos divins cantiques.

On admire dans Callimaque ſa délicateſſe, ſon invention & ſon élégance inimitables : qualités qui ſe réuniſſent dans ſes poéſies, comme les trois graces qui ſe tiennent par la main. On y trouve quelques morceaux qui ſe font lire avec plus de plaiſir que la plus belle ode de *Pindare*.

HYMNE

EN L'HONNEUR DE CÉRÈS.

LE CALATHUS (1) revient, femmes, chantez : « Salut, ô Cérès ! salut, ô » déeſſe nourricière, déeſſe des moiſ- » ſons ! »

Le Calathus revient ; à terre, profanes, à terre : Heſperus nous annonce ſon retour, Heſpérus qui ſeul ſut perſuader à Cérès d'étancher ſa ſoif, lorſqu'elle cherchoit les traces de Proſerpine ravie à ſa tendreſſe.

O Déeſſe ! comment tes forces ſuf-

(1) Eſpèce de corbeille myſtérieuſe & ſacrée, qu'à certain jour marqué l'on rapportoit en pompe du temple d'Eleuſis à celui de Cérès-Theſmophore, dans Athènes.

firent-elles alors à courir juſqu'aux portes du couchant & juſqu'aux climats brûlans où croiſſent les pommes d'or, ſans manger, ſans boire, ſans entrer dans le bain ? Trois fois tu traverſas le lit argenté de l'Achéloüs ; trois fois tu paſſas tous les fleuves de la terre ; trois fois tu revins au centre de la plus charmante des îles ; trois fois enfin tu retournas t'aſſeoir au bord du puits de Callichorus, couverte de pouſſière, ſans avoir mangé, ſans avoir bu, ſans être entrée dans le bain. . . .

Mais pourquoi rappeler ce qui coûta des larmes à Cérès ? parlons des loix aimables qu'elle a données à nos villes ; parlons des jours où enſeignant à Triptolème le plus beau des arts, elle montra la première à moiſſonner les épis, à en

former des gerbes, à les faire broyer ſous les pieds des taureaux ; ou plutôt, pour effrayer à jamais les impies, diſons comme elle livra jadis le déplorable fils de Triopas aux tourmens de la faim.

Les Pélaſges habitoient encore à Dotium. Ils y avoient conſacré à Cérès un bois délicieux, planté d'arbres touffus impénétrables au jour; lieu charmant que la déeſſe aima toujours à l'égal d'Eleuſis, de Triopion & d'Enna. Là, parmi les pins & les ormes altiers, les poiriers s'enlaçoient aux pommiers, & du ſein des rocailles jailliſſoit une onde pareille au cryſtal le plus pur.

Mais quand le ciel voulut retirer ſes faveurs aux enfans de Triopas, un funeſte projet ſéduiſit Eréſichton. Il prend vingt eſclaves, tous à la fleur de l'âge ;

tous ſemblables aux géans, & capables d'emporter une ville. Il les arme de haches & de coignées, & court inſolemment avec eux au bois de Cérès.

Au milieu s'élevoit un immenſe peuplier qui touchoit juſqu'aux aſtres, & dont l'ombre à midi favoriſoit les Dryades. Frappé le premier, il donne en gémiſſant un triſte ſignal aux autres arbres. Cérès connut à l'inſtant le danger de ſon bois ſacré. « Qui donc, s'écria-t-elle en courroux, briſe les arbres que j'aime ? » Auſſitôt ſous les traits de Nicippe, (c'étoit ſa prêtreſſe) les bandelettes & le pavot dans les mains, la clef du temple ſur l'épaule, elle s'approche, & ménageant encore un inſolent & coupable mortel : « O toi, lui dit-elle, qui briſes des arbres conſacrés

aux

aux dieux ! ô mon fils ! arrête : retiens tes eſclaves ; mon fils, cher eſpoir de ta famille, n'arme point le courroux de Cérès dont tu profanes le bocage. » Mais lui, plus furieux qu'une lionne du Tomare au moment où elle accouche : « Retire-toi, répond-il, ou bientôt cette hache... ces arbres ne ſerviront plus qu'à bâtir le palais où je paſſerai mes jours avec mes amis dans les feſtins & dans la joie. »

Il dit, & Néméſis écrivit le blaſphême. Soudain Cérès en fureur ſe montra toute entière ; ſes pieds touchent à la terre, & ſa tête à l'Olympe. Tout fuit ; les eſclaves ſaiſis de terreur abandonnent leurs coignées dans les arbres. Cérès les épargna : ils n'avoient fait qu'obéir à leur maître. Mais à ce maître

impérieux, « va, dit-elle, insolent, va bâtir le palais où tu feras des festins. »

Elle n'en dit pas davantage : le supplice étoit prêt. Aussitôt s'allume au sein de l'impie une faim cruelle, insatiable, ardente, insupportable ; effroyable tourment dont il fut bientôt consumé. Plus il mange, plus il veut manger ; vingt esclaves sont occupés à lui préparer des mets, douze autres à lui verser à boire ; car l'injure de Cérès est l'injure de Bacchus, & toujours Bacchus partagea le courroux de Cérès.

C'en est fait, ses parens honteux n'osent plus l'envoyer aux banquets. Tous les prétextes sont tour-à-tour employés. Les fils d'Ormenus l'invitoient aux jeux de Minerve-Itoniade ; « Eré-

ſichton n'eſt point ici, répondoit ſa mère : il eſt allé redemander aux bergers de Cranon les nombreux troupeaux qu'il leur avoit confiés. » Polixo préparoit l'hymen d'Actorion ; elle invitoit à la fête Triopas & ſon fils : « Triopas y ira, lui diſoit-on avec larmes; mais Eréſichton atteint, il y a neuf jours, dans les vallées du Pinde par un féroce ſanglier, ne peut encore ſe ſoutenir. »

Mère infortunée ! mère trop tendre ! quels détours n'avez-vous pas inventés ! l'appeloit-on aux feſtins ? -- Ereſichton eſt loin de ces lieux. -- Célébroit-on quelque hymen ? -- tantôt, -- un diſque l'a frappé ; -- tantôt, -- un cheval fougueux l'a terraſſé ; -- tantôt, -- il compte ſes troupeaux ſur l'Othrys. --

Cependant au fond de ſon palais, Eréfichton paſſant les jours à table, y dévore mille mets. Plus il mange, plus s'irritent ſes entrailles. Tous les alimens y ſont engloutis ſans effet, comme au fond d'un abîme.

Tel qu'on voit la neige du Mimas, ou la cire fondre aux rayons du ſoleil, tel & plus promptement encore on le vit dépérir. Bientôt les fibres & les os ſeuls lui reſtèrent. Sa mère & ſes ſœurs en versèrent des larmes ; le ſein qui l'avoit allaité en ſoupira, & ſes eſclaves en gémirent.

Triopas lui-même en arracha ſes cheveux blancs, & s'adreſſant à Neptune qui ne l'entendoit pas : « Non, s'écrioit-il, tu n'es point mon père, ou, s'il eſt vrai que je ſois né de toi & de la fille

d'Aéole, regarde l'infortuné qui doit te nommer ſon aïeul, puiſque c'eſt moi qui lui donnai le jour. Que n'eſt-il tombé ſous les traits d'Apollon ! que ne l'ai-je enſeveli de mes mains ! Faut-il que je le voie dévoré par la faim ! éloigne donc de lui ce mal funeſte, ou toi-même prends ſoin de le nourrir. Pour moi j'ai tout épuiſé. Mes bergeries ſont vides, mes étables ſans troupeaux, & mes eſclaves ne ſuffiſent plus à le ſervir. Il a tout conſumé, juſqu'aux cavalles qui traînoient ſon char, juſqu'aux courſiers qui lui avoient valu tant de gloire dans les jeux & dans les combats, juſqu'au taureau que ſa mère engraiſſoit pour Veſta. »

Tant qu'à Triopas il reſta quelque reſſource, ſon foyer fut ſeul témoin de

ſa peine. Mais quand Eréſichton eut abſorbé tout ſon bien, on vit le fils d'un roi, aſſis dans les places publiques, mendier les alimens les plus vils.

O Cérès! que celui que tu hais ne ſoit jamais mon ami! que jamais il n'habite avec moi! loin de moi des voiſins ſi funeſtes!

Chantez, jeunes vierges; & vous, mères, répétez : « ſalut, ô Cérès! ſalut, ô déeſſe nourricière, déeſſe des moiſſons! »

Quatre courſiers, aux crins argentés, traînent le *Calathus*; ainſi, puiſſante Cérès, tu nous apporteras d'année en année quatre ſaiſons favorables. Nous te ſuivons les pieds ſans chauſſure, & la tête ſans bandelettes; ainſi tu préſerveras des maux nos pieds & nos têtes.

Des vierges portent en ton honneur des paniers tiſſus d'or ; ainſi l'or ne manquera jamais à nos beſoins.

Femmes qui n'êtes point initiées, ne ſuivez cette pompe myſtérieuſe que juſqu'au Prytanée (1) ; femmes qui ne comptez pas encore ſoixante hivers, venez juſqu'au temple. Vous que l'âge appeſantit, ou vous qui tendez les mains à Lucine, & que les douleurs ont ſurpriſes, venez juſqu'aux lieux où vos forces pourront vous conduire ; la déeſſe verſera ſur vous ſes faveurs autant que ſur celles qui l'accompagneront à ſon temple.

Salut, ô déeſſe ! conſerve cette ville dans la concorde & dans l'abondance.

(1) Eſpèce d'hôtel de ville.

Fais tout mûrir dans nos champs. Engraiſſe nos troupeaux, fertiliſe nos vergers, groſſis nos épis, féconde nos moiſſons! Fais ſur-tout régner la paix, afin que la main qui sème puiſſe auſſi recueillir.

Sois-moi propice, ô divinité trois fois adorable, puiſſante reine des déeſſes!

HYMNE

EN L'HONNEUR DE DÉLOS.

JE te conſacre aujourd'hui mes vers; ô la plus fortunée des îles! Délos, nourrice d'Apollon; c'eſt dans ton ſein que ce dieu a pris naiſſance; c'eſt à la piété de Délos qu'il doit les premiers temples où les mortels l'ont adoré. Malheur au poëte qui ne chante pas les ſources ſacrées de l'Hélicon! Les Muſes le mépriſent & refuſent de l'inſpirer. Apollon punit de même celui qui oublie que Délos a des droits ſur ſa lyre; je te conſacre donc mes vers, ô Délos! nourrice d'Apollon: ce dieu récompenſera mon zèle.

A la vérité Délos eſt expoſée aux

vents & aux flots qui battent continuellement ſes rivages. Ses bords eſcarpés ſemblent plus acceſſibles aux oiſeaux qu'aux hommes. Ses premiers habitans n'étoient que de miſérables pêcheurs ; mais Délos a reçu Apollon naiſſant, Délos eſt la plus fortunée des îles.

Que d'autres contrées ſe glorifient d'être couvertes d'invincibles fortereſſes, de ſe voir défendues par d'orgueilleux remparts. Apollon protège Délos. Quel ennemi l'attaquera impunément ? Les vents & les eaux minent & détruiſent inſenſiblement les plus fortes murailles : mais rien ne détruira jamais la puiſſance du dieu qui combat pour elle. Délos eſt chérie d'Apollon. Délos eſt la plus fortunée des îles.

De tous les poëtes qui m'ont précédé,

quel eſt celui dont les chants ont célébré plus dignement tes autels ? que dirai-je après eux à ta louange ? Dirai-je comment Jupiter irrité, frappant les montagnes de ſon foudre redoutable, les enleva de leur ſol étonné, & les précipita dans l'abîme des mers ? Dirai-je comment ce dieu, pour leur faire oublier le continent dont ſa main les a ſéparées, fixe les unes au fond des eaux, & laiſſe errer les autres au gré des flots & des vagues ? Oui, je chanterai l'origine des îles, je chanterai ton origine, ô Délos !

Délos eſt aſſiſe dans la mer Egée ſur des fondemens inébranlables. Mais ce n'eſt point à la volonté aveugle du deſtin qu'elle doit cette ſituation heureuſe ; c'eſt à la reconnoiſſance de Ju-

piter. Son *affermiſſement* eſt le prix de l'hoſpitalité qu'elle oſa donner à Latone, malgré les menaces de l'altière Junon. Juſques-là connue ſous le nom d'Aſtérie, Délos erroit triſtement ſur les mers, ſans autre guide que la fureur des courans qui l'entraînoient tour-à-tour. Souvent un voyageur venant de Trézène à Corinthe, l'avoit apperçue ſur ſa route. A ſon retour, ſes yeux cherchoient en vain la malheureuſe Aſtérie; elle avoit fui à l'extrémité de l'univers.

Qui peut ignorer la haine de Junon pour toutes les mortelles dont les charmes ont ſu captiver le cœur de Jupiter? Cette déeſſe jalouſe perſécute Latone avec d'autant plus d'acharnement, qu'elle porte dans ſes flancs un fils

fils qui doit être plus cher à ſon époux. Elevée ſur un nuage d'azur, elle repaît ſes yeux des tourmens horribles de ſon infortunée rivale, déja travaillée par les douleurs de l'enfantement. Deux divinités ſervent ſa haine. Mars & Iris précèdent les pas de Latone. « Oſerez-» vous, crient-ils d'une voix de ton-» nerre, dans toutes les villes où la » mère d'Apollon demande l'hoſpita-» lité; oſerez-vous, mortels auda-» cieux, recevoir dans vos murs l'enne-» mie de Junon? craignez la colère de la » reine des dieux, ſi vous donnez un » aſile à Latone; ſongez que la foudre » la ſuit, pour vous écraſer à l'inſtant » ſous les débris de vos cités impies. » O femme! ô mère! ô déeſſe malheureuſe, où dépoſeras-tu ton fruit ſacré?

Rejetée par toute la Grèce, Latone retourne ſur ſes pas, & aborde en Theſſalie. Ses ennemis l'y ſuivent encore. Lariſſe lui refuſe ſes ports; aucune contrée n'oſe la recevoir. Par-tout on craint le courroux de Junon.

Junon, inflexible déeſſe, que tu es redoutable dans ta colère! Quoi! ton cœur d'airain ne fut pas attendri, lorſque ſur les bords du fleuve Pénée, tu l'entendis proférer, en pleurant, ces triſtes plaintes!

« Nymphes de Theſſalie, ſouffrez » que Latone dépoſe dans vos ondes le » dieu qu'elle porte dans ſon ſein. Filles » heureuſes de Pénée, conjurez-le par » ce qu'il a de plus cher, de recevoir » dans ſes grottes paiſibles un fils de » Jupiter. O Pénée! tes flots courent-

» ils toujours avec la vîteſſe des vents ?
» ou prends-tu plaiſir à les précipiter
» aujourd'hui, pour m'ôter tout eſ-
» poir ?... il ne m'entend pas ! ô mon
» fils ! ô mon ſang ! ô fardeau cruel &
» chéri !.... les forces manquent à ta
» malheureuſe mère ! & toi, Pélion,
» abaiſſe ta cîme ſuperbe ! tant de
» lionnes féroces ont un repaire dans
» tes ſombres forêts !.... Latone ne te
» demande qu'une caverne pour ſes
» couches. »

Pénée élevant ſa tête au-deſſus des eaux, lui répond : « Je ne rejette point
» vos prières, ô déeſſe ! Jupiter m'eſt
» témoin que j'ai rendu pluſieurs fois
» le même ſervice aux rivales de Junon.
» Je ſais que pour m'en punir elle me
» rendra le plus vil des fleuves. Mais

» qui vous pourſuit, nous obſerve ;
» prêt à bouleverſer mes flots. N'im-
» porte, quoi qu'il m'en coûte, je cède
» à vos malheurs ; il m'eſt doux de
» périr pour vous. » Il dit, & ſuſpend ſes eaux.

Auſſitôt on entend un bruit pareil au mugiſſement de l'Etna, lorſque l'affreux Briarée, dont la bouche odieuſe exhale des feux terribles, cherche à ſoulever le poids immenſe dont il eſt accablé. C'eſt Mars qui a frappé de ſa lance la montagne ſur laquelle il eſt aſſis. Il veut la précipiter dans les eaux de Penée, & tarir ce fleuve juſqu'à ſa ſource. Toutes les enclumes de Vulcain battues à-la-fois, tous les feux de Lemnos allumés en même temps, ne pourroient égaler ce bruit redoutable,

L'Oſſa eſt ébranlé, le Pinde tremble, la Theſſalie entière eſt émue.

Pénée ne fut point effrayé. Dévoué entièrement à Latone, il lui avoit ouvert un chemin juſqu'à ſes plus profondes cavernes, lorſqu'elle lui cria : « arrêtez, arrêtez, ô Pénée! je ne » ſouffrirai point que vous vous perdiez pour moi. J'ai connu combien » vous m'aimiez; j'ai vu votre piété » pour Jupiter; comptez ſur ma reconnoiſſance, comptez ſur celle du » père des dieux. »

Alors la malheureuſe Latone, pour ſe dérober aux regards du dieu qui la pourſuit, fuit vers les bords de la mer. Toutes les îles la rejettent ſucceſſivement. Elle te trouve enfin, ô Délos! deſcendant la mer Eubée, & voguant

autour des cyclades. Dès que tu apperçois la mère d'Apollon, tu cours au-devant d'elle : « Latone, Latone, je » t'offre un asile que tu cherches en » vain depuis si long-temps. L'implacable Junon peut ordonner de moi » ce qu'il lui plaira ; je ne crains point » ses menaces. Délos périra contente, » si Apollon naît dans son sein. »

Latone étoit sur les bords du Nil. Vaincue par la douleur, elle avoit délié sa brillante ceinture pour prendre quelque repos à l'ombre d'un palmier. Une sueur mortelle couloit sur son corps épuisé. Quelle est sa surprise, lorsqu'elle voit une île flottante s'avancer pour la recevoir ? « En croirai-je mes » yeux, dit Latone ? ô prodige ! ô bien-» fait des dieux ! sors maintenant, ô

» mon fils ! ſors du ſein de ta mère ;
» une île vient t'offrir un berceau...
» Tu auras donc en naiſſant, de quoi
» repoſer ta tête céleſte. »

A ces tendres accens, les cygnes quittent le Pactole, & viennent en foule célébrer la naiſſance du dieu des vers. En un moment l'île en eſt remplie, le ciel en eſt couvert. Ils chantent : leurs airs mélodieux charment les angoiſſes de l'enfantement.

Cependant les Nymphes de Délos réunies en chœur, invoquent Lucine à haute voix. Junon l'entend ; mais elle eſt vaincue : le deſtin d'Apollon l'emporte, & les dieux applaudiſſent.

Que tu es belle, que tu es riche, ô Délos ! tes fleuves roulent l'or avec les

eaux ; on cueille l'or ſur tes arbres ; l'or germe dans tes ſillons.

Fière de porter dans tes bras le fils de Latone, ſaiſie du dieu dont les oracles vont te rendre à jamais célèbre, tu t'écries dans l'ivreſſe de la joie : « Continent ſuperbe, & vous, îles, qui » m'entourez, jetez les yeux ſur moi. » La voilà, cette île inculte & déſerte, » cette vile Délos, objet de vos mé- » pris ! un dieu l'habite, un dieu ſe » fera gloire de porter le nom de Délos ! » Elle regarde ſans envie vos cités or- » gueilleuſes, vos vaſtes campagnes, » vos riches moiſſons. Délos eſt inculte, » mais voyez dans ſes mains le berceau » d'Apollon. »

O la plus ſainte des îles ! ton bonheur a ſurpaſſé tes vœux. Tes habitans

fortunés coulent dans une paix éternelle des jours calmes & ſereins. Apollon toujours préſent à Délos, écarte loin d'elle les ravages de Bellone & les fureurs de Mars; le bruit de ſon char redoutable n'a jamais effrayé tes nymphes timides; jamais ſes courſiers belliqueux n'ont foulé de leurs pieds enſanglantés tes fertiles guérets.

O nourrice d'Apollon! toutes les nations de l'univers viennent conſulter en tremblant tes oracles infaillibles, tes trépieds divins. Quel vaiſſeau mouille auprès de tes bords, ſans s'arrêter à tes cérémonies ſacrées? Quel mortel s'embarque ſur la mer Egée, ſans viſiter les autels d'Apollon? De l'orient au couchant, tu reçois chaque jour les prémices des animaux & des fruits. Chaque

jour le dieu de Délos eſt honoré par de nouveaux ſacrifices ; chaque jour on célèbre ta gloire par des hymnes nouveaux.

Délos ! ô Délos ! ô la plus fortunée des îles ! reçois l'hommage de mes vers ! O Apollon ! ô Latone ! daignez agréer mes chants.

HYMNE

EN L'HONNEUR DE JUPITER.

TANDIS qu'on offre des libations à Jupiter, quel plus digne objet de nos chants que ce dieu même, toujours grand, toujours roi, qui dompta les Titans, & qui donne des loix à l'Olympe !

Mais ſous quel nom l'invoquerai-je, puiſqu'enfin le lieu de ſa naiſſance eſt conteſté ? O Jupiter ! l'un veut que la Crète, l'autre que l'Arcadie ait été ton berceau. Grand dieu ! qui des deux en impoſe ? . . . mais toujours le Crétois fut menteur ; « Crétois oſa bien t'élever un tombeau, à toi qui n'as pu mourir, à to qui es éternel !

Oui, ce fut ſur le mont Parrhaſius, dans le plus épais de ſes bois, que Rhée te donna la naiſſance ; bois devenu ſacré dès cet inſtant ; bois dont jamais femme, dont jamais animal ſujet aux travaux de Lucine n'oſe approcher, & que les habitans appellent la couche antique de Rhée.

Oui, ce fut là que ta mère ſoulagée de ſon divin fardeau, chercha le canal d'une onde pure pour ſe purifier & pour laver ton corps. Mais le majeſtueux Ladon ni le limpide Erymanthe ne couloient point encore, & l'Arcadie étoit encore aride. Quoiqu'un jour elle dût être célèbre par ſes fleuves, au moment où Rhée détacha ſa ceinture, des chênes ſans nombre s'élevoient ſur le terrein où coule aujourd'hui l'Icaon ; des chars

pesans rouloient sur le lit du Mélas ; le Carnion, en dépit de ses eaux, entendoit les animaux féroces creuser leur tanière sur sa tête, & le voyageur altéré, marchant sans le savoir au-dessus du Crathis ou du sablonneux Métape, brûloit de soif, tandis que des sources abondantes étoient sous ses pieds.

Dans son cruel embarras, la déesse s'écria : terre, enfante à ton tour ! tendre mère, tes enfantemens sont faciles. Elle dit, & levant son bras puissant, frappa le mont de son sceptre. Le roc s'ouvre, & vomit l'onde à grands flots. Aussitôt ta mère, roi des dieux, lava ton corps, t'enveloppa de langes, & chargea Néda de te porter dans les antres de Crète, pour t'y faire élever secrètement.

Les sœurs des Corybantes, les

nymphes de Dicté te reçurent dans leurs bras, & te mirent dans un berceau d'or, où Adraſtée te provoquoit au ſommeil. Là tu te nourris du lait abondant de la chèvre Amalthée, & des rayons du miel le plus doux, que l'abeille Panacris travailla ſoudain ſur les rochers de l'Ida qu'on appelle de ſon nom. Les Curètes figurèrent autour de toi les pas compliqués de la pyrrhique, en frappant ſur leurs armes; & le ſon de leurs boucliers étouffant le bruit de tes cris, parvint ſeul aux oreilles de Saturne.

Ainſi, dieu du ciel, vit-on croître, ainſi vit-on s'élever ton enfance. Bientôt vinrent les jours de ta jeuneſſe, & le duvet ombragea ton menton; mais dès l'enfance, ton eſprit étoit déja mûr. Auſſi tes frères, quoique tes aînés,

t'ont-ils cédé l'Olympe ſans oſer te l'envier.

Poëtes menſongers, en vain avez-vous dit jadis que le ſort diſtribua les empires aux trois fils de Saturne. Quel eſt donc l'inſenſé qui, dans la même balance, mettroit l'Olympe & les enfers ? Quand les partages ſont égaux, le ſort en peut être l'arbitre ; mais entre ces deux empires, il y a trop d'inégalité. Non, grand dieu, non, ce ne fut point le ſort qui te fit roi des dieux ; ce furent tes exploits, ta valeur, & la force que tu plaças au pied de ton trône. Tu chargeas auſſi le prince des oiſeaux d'annoncer tes augures. Puiſſe-tu n'en envoyer que d'heureux à mes amis !

O Jupiter ! tu t'es réſervé à l'élite des mortels ! ce ne ſont ni les nochers, ni

les guerriers, ni les poëtes ; tu laiſſes à des dieux inférieurs le ſoin de les protéger ; mais ce ſont les rois eux-mêmes, les rois qui tiennent ſous leur main le laboureur, le guerrier, le matelot, tout enfin : car eſt-il rien qui n'obéiſſe à ſon roi ? Qu'à Vulcain donc ſoit conſacré le forgeron, à Diane le chaſſeur, à Mars le ſoldat, à Phébus le chanteur ; à Jupiter appartiennent les rois. Rien n'eſt plus ſaint que les rois, auſſi toi-même en as fait ton partage : tu leur as confié la garde des villes ; mais du haut des citadelles, tu veilles ſur ceux d'entre eux qui dirigent ou détournent les voies de la juſtice.

Salut, puiſſant fils de Saturne, diſpenſateur des biens & du bonheur! eſt-il celui qui pourra chanter tes ou-

vrages ? il ne fut, il ne ſera jamais. Eh ! qui pourroit chanter les ouvrages de Jupiter ?

Salut, ô père des dieux ! ſalut. Donne-nous la richeſſe & la vertu. L'opulence ne peut rien ſans la vertu, ni la vertu ſans l'opulence ; donne-nous donc, ô grand dieu, & richeſſe & vertu.

FRAGMENS DE L'HYMNE EN L'HONNEUR DE DIANE.

CHANTONS Diane; ... malheur aux poëtes qui l'oublient! chantons la déeſſe qui ſe plaît à lancer des traits, à pourſuivre les daims, à former des danſes & des jeux ſur la cîme des montagnes. Rappelons ce jour où Diane encore dans l'enfance, aſſiſe ſur les genoux de Jupiter, lui adreſſa ces prières:

« Accorde, ô mon père! accorde à » ta fille de reſter toujours vierge! » Donne-moi comme à Phébus, un » arc & des flèches. Que dis-je?... » non, mon père, ce n'eſt point à toi » d'armer ta fille; les cyclopes s'em-

» preſſeront bientôt de me fabriquer
» des traits, de me forger un carquois;
» mais donne-moi l'attribut diſtinctif
» de porter des flambeaux & de revêtir
» une tunique à frange, qui ne me deſ-
» cendra que juſqu'aux genoux, pour
» ne point m'embarraſſer à la chaſſe.
» Attache à ma ſuite ſoixante filles de
» l'Océan, qui ſoient toutes à l'âge où
» l'on ne porte point encore de cein-
» ture. Que vingt autres nymphes,
» filles de l'Amniſus (1), deſtinées à
» me ſervir aux heures où je ceſſerai de
» percer les lynx & les cerfs, prennent
» ſoin de mes brodequins & de mes
» chiens fidèles. Cède-moi les mon-
» tagnes. Je ne demande qu'une ville à

(1) Fleuve de Crète.

» ton choix. Diane rarement deſcendra » dans les villes. J'habiterai les monts, » & n'approcherai des cités qu'au mo- » ment où les femmes travaillées des » douleurs aiguës de l'enfantement, » m'appelleront à leur aide. »

En parlant ainſi, l'enfant divin voulut toucher le menton de ſon père; mais elle étendit en vain ſes petits bras pour l'atteindre. Jupiter en ſourit, & lui rendant une tendre careſſe: « Déeſſe, s'é- » cria-t-il, donnez-moi toujours de » ſemblables enfans, & je brave la fu- » reur jalouſe de Junon. Va, ma fille; » tes deſirs ſeront ſatisfaits, & ton » père veut te faire encore d'autres » dons bien plus magnifiques. Une ville » eſt trop peu; je t'en donnerai trente, » trente qui n'auront d'autre dieu que

» toi seule, & ne porteront d'autre nom
» que le tien; par-tout Diane aura des
» bois sacrés & des autels : c'est elle
» qui sera la protectrice des chemins &
» des ports. »

Il dit, & d'un signe de tête il confirma ses promesses. Aussitôt l'enfant vole en Crète, sur la cîme ombragée du Leucus, descend ensuite vers l'Océan, & se choisit une troupe nombreuse de nymphes, toutes à l'âge de neuf ans, à cet âge où l'on ne porte point encore de ceinture. Ce choix fait, Diane alla chercher les cyclopes; ils étoient dans Lypare, occupés à forger une masse ardente sur l'enclume de Vulcain. L'ouvrage pressoit, c'étoit un abreuvoir pour les coursiers de Neptune. Les nymphes pâlirent à la vue de ces énormes géans,

pareils aux rochers de l'Oſſa. Sous leur épais ſourcil, leur œil unique étinceloit de regards menaçans. Les uns faiſoient mugir de vaſtes ſoufflets, les autres, levant avec effort de lourds marteaux, frappoient à grands coups le fer ou l'airain qu'ils tiroient tout en feu de la fournaiſe. L'enclume en gémit, l'Etna & la Sicile en ſont ébranlés, l'Italie en retentit, & la Corſe même en réſonne.

A ce terrible aſpect, à ce bruit effroyable, les filles de l'Océan s'épouvantent... Pour toi, fille de Jupiter, d'une voix ferme, tu adreſſes ce diſcours aux cyclopes: « Cyclopes, hâtez-vous; il faut à Diane un arc, un carquois & des flèches. » Tu dis: ils obéirent, & tu fus armée.

« Il te manquoit des chiens, tu voles

en Arcadie & tu vas trouver Pan. Le dieu barbu étoit dans ſon antre, où il diſtribuoit aux lices de ſa meute les chairs d'un lynx du Ménale. Il te choiſit auſſitôt ſix chiens courageux, dont trois aux oreilles pendantes, deux noirs & blancs, un de diverſes couleurs, tous capables de renverſer des lions, de les ſaiſir à la crinière, & de les entraîner vivans. Il y joignit auſſi ſept cynoſurides (1) plus légers que le vent, habiles ſur-tout à découvrir le gîte du cerf, la tanière du porc-épic & les traces du daim.

Tu quittois ces lieux, ſuivie de ta meute, lorſqu'au pied du Parrhaſius tu

(1) Cynoſure, lieu de la Laconie dont les chiens étoient renommés pour leur vîteſſe.

vis s'ébattre cinq biches, troupeau ſuperbe, nourri ſur les bords du ſablonneux Anaurus. Elles étoient plus grandes que des taureaux, & l'or brilloit ſur leurs cornes (1). Seule & ſans le ſecours de tes chiens, tu en pris quatre, & les deſtinas à traîner ton char.

O Diane! ô déeſſe toujours vierge, combien de fois éprouvas-tu tes flèches! tu les eſſayas d'abord ſur un orme, enſuite ſur un chêne, puis ſur un monſtre des forêts; enfin non plus ſur un arbre, mais ſur une ville coupable, où l'on avoit cent fois outragé la nature & l'hoſpitalité.

(1) C'étoit une erreur commune à tous les poëtes grecs, de donner des cornes aux biches; elle leur a été reprochée par Ariſtote.

Malheur

Malheur à ceux que pourſuit ton courroux ! leurs troupeaux ſont dévorés par la peſte, & leurs champs dévaſtés par la grêle. Au déclin de leur âge, ils pleurent ſur leurs fils morts avant eux ; leurs femmes, frappées de mort aux jours de l'enfantement, ou n'accouchant que dans les horreurs de la guerre, n'élevent jamais d'enfans. Heureux au contraire le mortel à qui tu ſouris. Ses ſillons engraiſſés ſe couvrent d'épis ; ſes taureaux ſe multiplient, ſa richeſſe augmente, & la tombe ne s'ouvre ſous ſes pas qu'au bout d'une longue & paiſible carrière. La diſcorde qui renverſe les plus ſolides maiſons, ne déchire point ſa famille ; & chez lui la belle-mère & la bru s'aſſeoient toujours à la même table.

Puisse, ô déesse redoutable, puisse l'homme que j'aime, ressentir ainsi tes faveurs! Que je les éprouve aussi moi-même! que l'art des vers me soit toujours cher! je chanterai Latone & son hymen, je chanterai Phébus, je chanterai mille fois tes louanges, tes nombreux travaux, tes chiens, tes flèches, & le char rapide qui te ramène pompeusement au palais de Jupiter. Là, Mercure & Phébus accourent au-devant de toi, Mercure pour prendre tes armes, Phébus pour recevoir les monstres que tes traits ont terrassés.

Cependant les filles de l'Amnisus détèlent & lavent tes biches, leur apportent de l'eau dans des vases d'or pour se désaltérer à leur gré, & répandent abondamment devant elles cette herbe

céleſte, prompte à ſe reproduire, qu'on moiſſonne dans les prairies de Junon & qui nourrit auſſi les courſiers de Jupiter (1). Tu entres enſuite au palais de ton père où, quoique chaque dieu t'invite à t'aſſeoir auprès de lui, tu te places toujours à côté d'Apollon.

Mortels, craignez de ne pas honorer Diane. Si jadis Oinée négligea de parer ſes autels, vous ſavez quels aſſauts il eut à ſoutenir. N'allez point la défier dans l'art de prendre un cerf, de lancer un javelot ; cet orgueil coûta cher aux Atrides. N'aſpirez point aux faveurs

(1) C'eſt le trèfle dont les anciens faiſoient beaucoup de cas pour la nourriture des chevaux ; ils le regardoient comme la meilleure herbe des prés.

d'une déeſſe toujours vierge ; Orion ; Otus en ont trop éprouvé le danger. Ne refuſez point de danſer dans ſes fêtes ; Hippo ne l'a point refuſé ſans avoir eu bien des larmes à verſer.

Salut, ô puiſſante déeſſe ! ſois propice à ton poëte !

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION. page 1

THÉOCRITE. 11

IDYLLES DE THÉOCRITE.

IDYLLE I. *Thyrſis, un Berger.* 25

IDYLLE II. *Simèthe ou l'Enchantereſſe.* 42

IDYLLE III. *Amaryllis.* 59

IDYLLE VIII. *Daphnis, Ménalque, un Berger.* 66

IDYLLE IX. *Daphnis, Ménalque, un Berger.* 78

IDYLLE X. *Les Moiſſonneurs. Milon, Battus.* 83

IDYLLE XI. *Le Cyclope.* 91

IDYLLE XX. *L'Amour piqué par une abeille.* 98

IDYLLE XXI. *Les Pêcheurs.* 99

IDYLLE XXXI. *La mort d'Adonis.* 111

BION ET MOSCHUS. 114

IDYLLES DE BION.

IDYLLE I. *Le tombeau d'Adonis.* 119

IDYLLE II. *L'Amour & l'Oiseleur.* 140

IDYLLE III. *L'Ecolier Maître.* 142

IDYLLE IV. *Les douceurs de l'amitié.* 143

IDYLLES DE MOSCHUS.

IDYLLE I. *Prière d'un Berger.* 144

IDYLLE II. *L'Amour fugitif.* 145

IDYLLE III. *Mégare & Alcmène.* 151

IDYLLE IV. *Europe.* 161

IDYLLE V. *Les Caprices de l'Amour.* 176

ÉPIGRAMME. *L'Amour Laboureur.* 177

IMITATIONS *de Théocrite, en vers; par M. de Chabanon.* 178

LE CYCLOPE. 182

LE MARIAGE DE NAIS. 190

ÉPITHALAME D'HÉLÈNE. 197

ÉPITHALAME. 198

AGLAÉ. 202

DAPHNIS ET MIRTIL. 205

LES FÊTES DE CÉRÈS. 209

L'AMANT MALHEUREUX OU DAPHNÉ. 214

CLÉANTHE. 218

HYMNE DE CLÉANTHE. 223

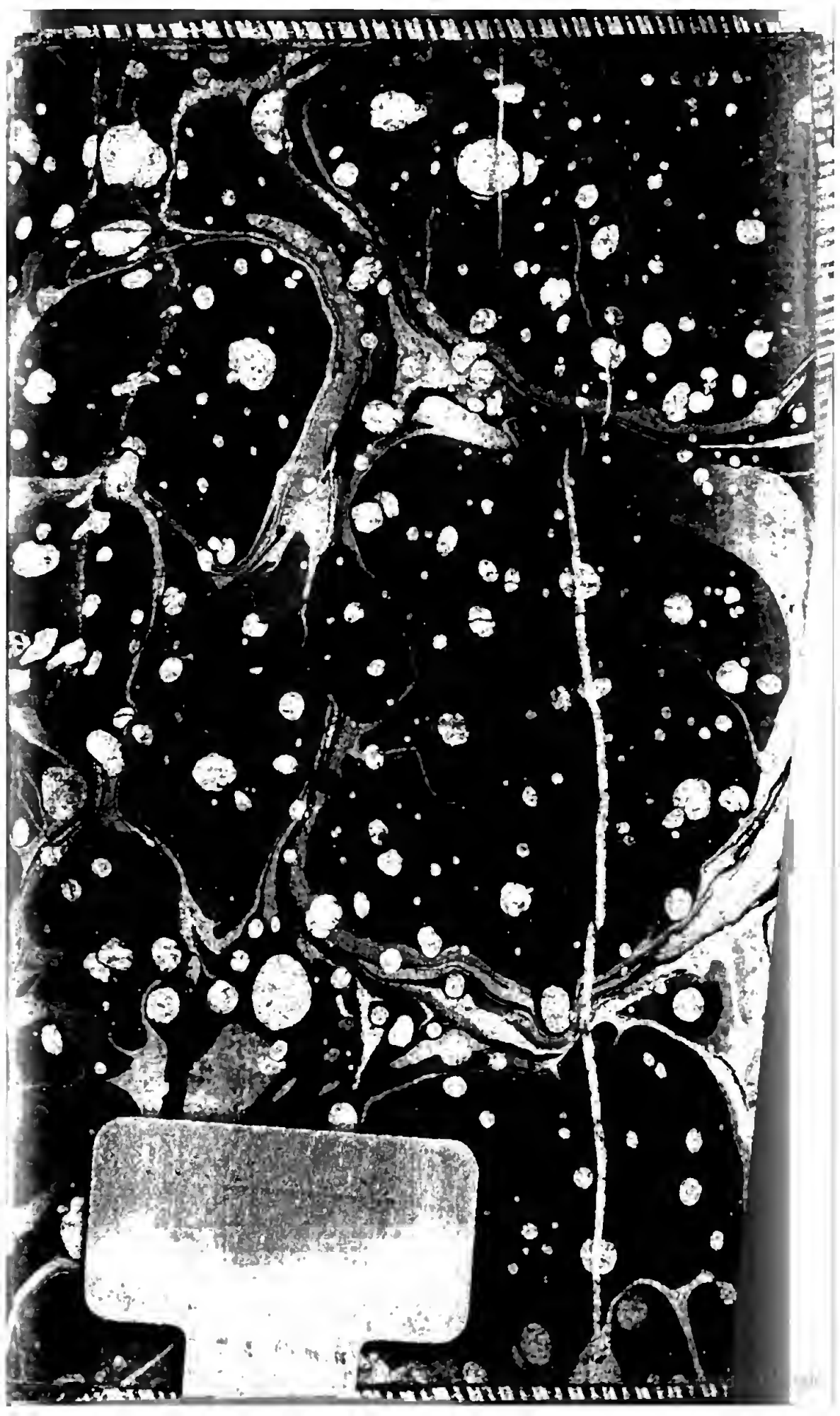
CALLIMAQUE. 227

HYMNE *en l'honneur de Cérès.* 237

HYMNE *en l'honneur de Délos.* 249

HYMNE *en l'honneur de Jupiter.* 263

FRAGMENS *de l'Hymne en l'honneur de Diane.* 268

Fin de la Table.

599679
SBN